

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire : — POÉSIE : Les deux poètes — Enigme. — FEUILLETON : Le premier jour d'un nouveau règne, (suite et fin). — Jean Réveillère. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Preuve de l'inséquence du sens intime de l'homme. — De l'air qu'on a. — Maladie des pommes de terre. — Discours prononcé à l'Institut Canadien. — Le Génie. — L'Album des Demoiselles. — Chronique Canadienne. — Histoire de la semaine. — Variétés.

POÉSIE.

Les deux poètes.

A M.....

En vain de ma lugubre voie
Tu voudrais me faire sortir,
Tu veux que je chante la joie,
Que mes vers désormais nient l'éclat du plaisir :
Des larmes malgré moi mouilleraient mon sourire,
Et d'involontaires douleurs
S'échapperaient des cordes de ma lyre ;
Mon génie est né de mes pleurs.

Vois-tu l'arbre mélancolique
Pencher sur l'ivresse bachique
La tristesse de ses rameaux,
Le pampre, aux bords d'une eau dormante,
Unir sa tige caressante
A l'obélisque des tombeaux ?

Un génie à l'aile dorée
Toujours sur ta tête adorée
Suspendit ses festons de fleurs.
On dit qu'il berçait ton enfance,
Et que le jour de ta naissance
Fut sans maternelles douleurs.

De tes palmes jeunes encore
Jamais un souffle qui dévore
N'a fait exhaler des soupirs :
Toutes tes aurores sont belles,
Toutes tes amitiés fidèles ;
Les destins sont dans tes désirs.

Aimable enfant de l'harmonie,
Tu vois des ailes au génie
Et tu n'en vois pas à l'Amour ;
Et ton avenir se présente
Ainsi qu'une fête brillante
Où tu dois assister un jour.

Laisse de ton joyeux navire,
Laisse le souffle du zéphyr
Arrondir la voile d'azur,
La sylphide voluptueuse
Suivre ta course harmonieuse
Sur les eaux du lac calme et pur.

Dis-nous, ami, dis-nous la joie,
La grâce qu'une Hébé déploie
Dans la fraîcheur de son matin,
Epanchant de l'urne dorée
L'ivresse en cascade empourprée
Aux Anaérons d'un festin ;

Où les colombes de Cythère
S'élançant du bois solitaire
Et parcourant l'azur des cieux,
Brillantes sibylles des bulles,
Ne semant sous leurs blanches ailes
Que des présages amoureux.

Mais, sans appui dans ma détresse,
Moi que le dieu qui te caresse
A mis au rang de ses martyrs,
C'est l'infortune qui m'enflamme ;
Ma lyre est l'écho de mon âme,
Et ses accents sont des soupirs.

Dans le sombre ennui qui m'opresse,
J'ai trouvé les chants d'allégresse
Moins doux que les hymnes de deuil ;
Et, dans leur rigueur infinie,
Mes maux, revêtus d'harmonie,
Sont presque doux à mon orgueil.

J'aime ces décombres antiques
Où des fantômes héroïques,
La nuit, errent silencieux,
Où le passé se fait entendre
De ces tombeaux veufs de leur cendre,
De ces temples veufs de leurs dieux.

Il me faut des cieux noirs d'orages,
Des flots troublés et sans rivages,
Un esquif lui par le sort
Et dont la poupe mutilée,
Toujours d'un long crêpe voilée,
Vogue sans cesse vers la mort.

Ah ! s'il est vrai que le poète
Souvent, dans sa terreur secrète,
Lorsque tout voit le ciel serain,
Sous l'horizon courbant sa vue,
Sait la catastrophe imprévue
Qui volera le lendemain,

Je le sens et n'ose le croire,
Si le fantôme de la gloire
M'invite un jour à son autel,
C'est des foudres de la tempête
Qu'elle allumera sur ma tête
Le rayon qui rend immortel.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

13. — Charade.

L'ergoteur met toujours en avant mon premier ;
Lorsque du Cid l'éclatante merveille
N'illustrait pas encore le nom du grand Corneille
Dans son théâtre il plaça mon dernier.

Intéressante La Vallière,
Nul, sans se rappeler ta pénitence austère,
Ne prononcera mon entier.

[Le mot de cette charade au prochain numéro.]

Le mot du logographe 13ème, inséré dans le précédent numéro est "Lucifer." On trouve if, feu, fer, lie, cire.

FEUILLETON.

Le premier jour d'un nouveau règne.

AOÛT 1589.

[SUITE ET FIN.]

— Bravo, mon maître, s'écria M. de Rosny, applaudissant aux paroles de M. Passerat, vous ferez bien de coucher par écrit le présent discours pour vous le remémorer en temps opportun.

— Soyez en repos, monsieur, répondit le professeur, il aura son lieu et place ; et que les états-généraux s'assemblent ou non, nous trouverons bien moyen, mes amis et moi, de leur faire entendre de bonnes vérités. Nous sommes enfans du vieux Paris, voyez-vous, et nous nous rappelons le temps où, membres de la basoche, au retour du landiet de St. Denis, nous savions harceler le passant de brocards et semer le sel sur notre chemin. Gare à l'union, j'en sais une autre qui ne se dit pas sainte et qui la tuera à coups d'épingle, de houssine et de fouet... Nous sommes quatre, s'ils sont seize... Nous ferons rire, s'ils font pleurer. Les coups vont pleuvoir dru sur leur échine. Sots et méchants, il y a de quoi mordre. Nous verrons qui aura le dernier, et par avance nous leur avons assigné leur dernier rendez-vous.

A chacun le sien c'est justice,
A Paris, seize quartiers ;
A Montfaucon seize piliers,
C'est à chacun son bénéfice.

— Pardieu ! le mot est bon, s'écria d'Aubigné, et ce soir, je veux en régaler le roi de Navarre, à son dessert.

— Hé bien, voilà ce qui m'indigne encore, s'écria le professeur, le roi de Navarre n'est-il pas roi de France à cette heure, monsieur ? Je sais bien que vous ne lui donnez encore ce nom que par la grande habitude que vous avez de son ancien titre, mais pour d'autres, le nouveau n'est-il pas objet de litige et sujet de doute ? Allez ! c'est pitié que besoin soit à des hommes d'honneur, ayant au poing armes dévolues au service de la justice et du bon droit, de se réunir et de délibérer pour savoir ce qu'ils doivent faire, quand il leur suffirait de se trouver une minute durant en face de leur conscience, et d'écouter un peu, non pas le conseil, mais l'ordre qu'elle leur donne !

— Là, là, parlez plus bas, M. Passerat, dit Rosny, en emmenant le poète loin du lieu où la noblesse était réunie. Nous sommes ici comme au palais, où l'on attend pour médire des juges qu'ils vous aient condamné. Ceux-là s'en garderont, croyez-moi ; ils ne nous aiment guère, c'est vrai ; mais ils aiment encore moins le ligueur. Ayez donc bon espoir, le Béarnais des Parisiens sera aujourd'hui Henri IV, quoiqu'ils fassent. Voici le roi que votre ami, le docte M. Rapin, annonçait à la jeunesse française dans ces beaux vers latins que j'ai retenus :

Media inter lilia natum
Gallica te pubes ad nova regna vocat !

— Dieu vous entende, monsieur, et exauce le vœu de mon ami ! Mais pour qu'il nous aide, aidons-nous nous-mêmes ; car pourquoi mettrait-il la main à la besogne, si nous, qui en avons tant que faire, restons oisifs, dolens et peu soigneux de bien user du temps ?

— Et ce ne sera pas sans besoin, au moins, que tous s'emploieront à cette œuvre, reprit M. de Rosny, car, en deux mots, je veux vous conter où nous en sommes vis-à-vis de l'Union. J'en fis le compte ce matin, et je vous le dis parce que aux gens de cœur comme vous, c'est encouragement et non désespérance de savoir qu'ils auront à faire de peu beaucoup, et qu'ils ne se retrouveront pas la manche pour rien. Des deux partis en présence, celui de la Ligne est bien le plus grand : il a tous les peuples, presque toutes les grandes villes, les parlemens, hormis Rennes et Bordeaux, la meilleure partie de l'ordre ecclésiastique, le secours d'Espagne et tous les princes catholiques, hormis la république de Venise et le duc de Florence... Pour revers à cette médaille, il n'y a point d'union entre ses chefs et pas assez d'autorité en son général pour bien joindre ces pièces décousues plus opposées entr'elles qu'un roi même. Ce général lui-même, tardif à se résoudre et plus lent encore à exécuter, négligent à poursuivre ses avantages, pesant de corps, grand dormeur et grand mangeur, est un des inconveniens du parti. Ceux qui manient ses finances sont prodigues et mauvais ménagers, sa lenteur lasse les plus échauffés et sa gravité morne, pour ne pas dire superbe, rebute ses plus fidèles partisans.

— Et il dormira, mangera, passera si bien, reprit le poète, que chacun s'en déma-yonnera... Vous conviendrez que le verbe est aussi bien trouvé que celui de se *desbourber* ou *desbourboner* que la clique a voulu mettre

un temps en faveur... Oui, oui, ce jour viendra, et nous pourrons chanter :

Ce lieutenant imaginaire,
Ce gros colosse enflé de vent,
Qui pensait le roi contrefaire,
Devient Gros-Jean comme devant!

—Quant au parti royaliste, reprit M. de Rosny, il a pour amis tous les princes protestans, presque toute la noblesse ; mais n'ayant pas de paie, elle sert comme par quartiers, un mois de suite tout au plus, après quoi elle se retire dans ses maisons, et celle d'une autre province vient, à son tour, prendre sa place.

Si les Suisses restent avec nous, — et notre maître est allé voir si l'on peut compter sur les promesses de Sancy, — en admettant que MM. d'Espèron et de Vitry, qui semblent le plus mal disposés pour nous, soient les seuls qui se retirent avec leurs gens, il nous restera mille hommes d'infanterie française, deux régimens suisses et douze cents chevaux.

—C'est peu, dit Passerat en secouant la tête ; mais vous avez avec vous ce qu'il n'y a pas dans cette multitude confuse et indisciplinée qui se presse autour des drapeaux de l'union ; vous avez un homme !

—Le fait est, reprit d'Aubigné d'un air goguenard, que notre maître ne se montre point éche de caresses et de belles paroles. Il est généreux ; il a toujours à votre service deux paroles, peut-être deux religions, ajouta-t-il en baissant la voix ; plus, de l'amour pour toutes les femmes, et de l'argent pour tout le monde, excepté pour ses amis...

—Ah ! ça, d'Aubigné, vous êtes fou ! Parler ainsi du roi que vous aimez, dit M. de Rosny.

—Et oui, ventrehieu, je l'aime, ce dont j'enrage. Je lui ai donné tout mon bien, je lui donnerais tout mon sang ; mais, vraiment, je ne suis guère pourquoi ; car vous verrez ce qu'il adviendra, M. de Rosny, quand nous aurons chevéillé son trône de bonnes épées...

—Dieu fera son œuvre, dit gravement Rosny. Toujours est-il que Henri a toutes les qualités qui manquent à son ennemi : il est affable, familier, prompt, actif, vigilant, ne se tenant pas si longtemps au lit que le duc à table, épargnant et ménager jusqu'à l'excès...

—Un ladre-vert, dit d'Aubigné entre ses dents.

—Mais donnant de bonne grâce...

—Ce qu'il ne peut refuser, reprit le fron-deur.

Ces défiances des huguenots, leur doute sur la persistance du roi à se maintenir dans leur croyance firent un sensible plaisir à Passerat. Il vit bien alors que la différence de religion qui, dans son bon sens, était l'obstacle le plus sérieux qui séparait Bourbon du trône pourrait, quelque jour, disparaître et s'effacer.

Ranimé par cette croyance, il énuméra avec enthousiasme les qualités de Henri. Ces qualités appuyant le bon droit, et mises en lumière par des écrits populaires dans lesquels le bon sens et la vérité parleraient aux masses avec éloquence, esprit et malice, devaient, selon lui, mettre à fin tous ces mensonges politiques dont la France s'indignerait tôt ou tard.

—Oh ! vous ne savez, dit-il, jusqu'où va à ce sujet notre assurance à moi et à mes amis... A ce point que, l'autre jour, assistant d'une fenêtre élevée à la ridicule montre d'armes que l'on fit à Paris en présence de l'envoyé romain, un des nôtres élevant sa plume en l'air et menaçant d'icelle toute cette momerie belligérante, dit qu'il ne voulait autre arme pour faire taire toute cette escopet-

terie et tomber ces morions si luisans, ces hallebardes si pointues !

—Diable ! mon maître, reprit d'Aubigné avec un sourire quelque peu moqueur, il faudra à cette plume un fier bec pour en arriver là. Tout en croyant qu'il ne lui manquera pas, je m'imaginais qu'une autre pointe, ajouta-t-il en mettant la main sur sa longue épée, ne sera pas de trop ; et s'il faut dire ce que je pense, je compte plus sur celle-ci que sur l'autre.

—Vous vainerez, monsieur, répondit le poète ; mais nous persuaderons. Que fera notre roi des corps quand vous les aurez tués ? Il lui faut un royaume qui ait des villes et non pas des cimetières. Les esprits que nous tournerons et mettrons en son obéissance lui seront plus profitables que toutes vos hécatombes. La force fait des esclaves, la persuasion donne des serviteurs libres et intelligens : c'est ainsi qu'un bon roi demande à être servi, non à l'autre mode, qui est celle des tyrans et usurpateurs. Dieu fera son œuvre, disait tout-à-l'heure M. de Rosny ; nous ferons chacun la nôtre ; vous avez la mort, nous avons la vie. On verra à user l'étoffe lequel de nous a pris en main la meilleure et la plus utile navette.

—Ah ! dit à son tour M. de Rosny en souriant, vous ferez merveille tous deux. Qui en doute ? et vous nous brasserez de la bonne besogne, vous, avec votre épée, d'Aubigné, et vous, M. Passerat, avec votre plume. Mais les opinions bien enracinées qui ne cessent qu'à la mort, et les passions politiques qui se peuvent guérir à la longue et par la discussion, ne se trouvent qu'au second rang et dans la multitude ; mais, au premier rang, c'est-à-dire parmi ceux qui s'en sont fait les chefs, il n'y a le plus souvent qu'un froid calcul d'ambition et d'intérêt, et vous n'avez, ni l'un ni l'autre, ce qu'il faut pour répondre à ces exigences. Permettez-moi donc, messieurs, de mettre à côté de votre plume et de votre épée, ma diplomatie et la clef d'or de la cassette royale... Laissez faire, et qu'on puisse seulement la remplir de beaux feus d'or, de beaux contrats de rente et de force parchemins portant titres de gouvernemens, de duchés et de pairies, et vous verrez les susdits en sortir transformés en lettres de soumission, actes d'obéissance, déclaration de reconnaissance et sermens de fidélité au roi. Quand il sera en état de l'acheter, chacun de ces chefs si récalcitrons aujourd'hui, sera empressé de lui rendre son royaume.

—Vous voulez dire vendre, monsieur, reprit Passerat, et si cela doit se passer ainsi que vous le dites, un de mes amis n'a pas eu tort de nous rimer le conseil suivant :

Pou être bien venus et faire vos affaires
Durant ce temps factieux, plein d'horribles misères,
Agnoste, mon ami, sais-tu que nous ferons :
Surprenons quelque place et puis nous traiterons (1).

En ce moment, l'un de ceux qui s'étaient réunis chez M. de Luxembourg sortit, parut à la porte, et allongea la tête pour voir s'il reconnaîtrait ceux qui se promenaient dans la cour. C'était un homme à la forte enco-lure, trapu de taille, moustaches et barbe noires, bardé de fer, dont la salade et la cuirasse étaient bosselées par maint coup récent, et qui portait, en plus d'une balafre sur son rude visage, la preuve qu'il n'épargnait pas plus son corps que son armure à la bataille.

—Eh bien ! M. de Biron, dit Rosny en faisant quelques pas vers lui, nos affaires avancent-elles dans ce lieu ?

—Ma foi, M. de Rosny, je ne sais trop ; on parle beaucoup, on conclut peu, on y étouffe au pardessus. Les parleurs n'ayant

(1) Satyre Ménippée.

pas l'heur de me plaire, et Biron se passant fort bien, pour vivre, sinon d'air, du moins d'éloquence, j'ai pris mon département et laissé les autres s'arranger comme ils l'entendent, leur décision ne devant me régler en rien dans ce que je veux faire, puisque le parti en est arrêté d'avance.

—Ce parti n'est pas difficile à deviner, reprit M. de Rosny en interrogeant Biron du regard.

Le maréchal ne répondit rien.

—Mais il est fâcheux que des serviteurs comme vous, M. le maréchal, des serviteurs qui sont attachés au roi par amour de sa personne et par respect de ses droits, s'éloignent au moment où l'exemple de dévouement que vous allez donner pourrait avoir une heureuse influence au milieu de ces hésitations.

—Qu'est-ce à dire ?... Pas un mot !... dit Passerat à l'oreille de d'Aubigné.

—Que voulez-vous ? répondit l'autre, le dévouement de notre ami est silencieux ; nous allons voir, du reste, si les armes de M. de Rosny sont aussi bonnes qu'il le dit !

—Messieurs, dit le maréchal, après un long silence, la diversité de religion est une grande plaie pour ce royaume !

—Elle sert de prétexte à de bien mauvais desseins, M. le maréchal, répondit M. de Rosny.

—Et puis ils disent là-dedans que le souvenir du feu roi dont tous nous connaissons les mœurs, vie et gestes ne met guère en goût d'en essayer d'un autre.

—Il faut retourner en l'assemblée, M. le maréchal, dit vivement Passerat, pour opposer à cette raison ce que disait l'autre jour devant moi un nommé Trepelu, vigneron de Suremnes ; il soutint fort et ferme que la royauté était le vrai soleil qui avait depuis longtemps régi et éclairé la France, qu'elle l'avait nourrie, fomentée et substantée de sa chaleur et que si quelquefois le soleil, survenant après la gelée de la nuit, incommodait les vignes, il ne s'en suivait pas qu'il fallut cracher contre lui et ne s'en servir plus, ni pour cela cesser de boire chopine, quoique le vin fût cher (1).

Le maréchal regarda Passerat et leva les épaules.

—D'autres aussi soutiennent, reprit-il, que rien ne presse, que reconnaître le roi qui se présente n'est pas une nécessité, et qu'on saurait en trouver dix pour un quand on en aurait besoin.

—Ei j'en suis persuadé, reprit Passerat avec chaleur ; vous avez répondu à ceux-là, monseigneur, que le roi que nous demandons et que veut la France est déjà fait par la nature, né au vrai parterre des fleurs-de-lis de France, rejeton droit et verdoyant de la tige de Saint Louis. Ceux qui parlent d'en faire un autre se trompent et ne sauraient en venir à bout. On peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des rois pour les partis ; on peut faire une maison, mais non pas un arbre ou un rameau vert. Il faut que la nature le produise par espace de temps du suc et de la moëlle du sol national qui entretient la tige en sa sève et vigueur. On peut faire une jambe de bois, un bras de fer, un nez d'argent, mais non pas une tête ; aussi pouvons-nous faire des amiraux, voire même des maréchaux à la douzaine, monsieur, des pairs aussi, mais de roi point : il faut que celui-là naisse de lui-même pour avoir vie et valeur ! (2)

Le maréchal reçut cette bordée sans sourciller ; il caressa sa moustache et ne répondit pas.

(1) Satyre Ménippée.

(2) Satyre Ménippée.

—Aïe, aïe, M. Passerat, votre arme a fait long feu, j'en ai peur, dit d'Aubigné à l'oreille du professeur.

—Ne pensez-vous point, monsieur le maréchal, dit M. de Rosny, voulant essayer à son tour s'il serait plus heureux, que ces messieurs hésiteraient moins s'ils ne craignaient qu'en se montrant trop promptement décidés, le roi, notre maître, ne tint pas assez compte d'eux.

—Je ne sais, monsieur, répondit Biron en hésitant.

—On veut se faire prier, on attend qu'on sache à quoi s'en tenir sur le prix.

—Ah ! monsieur, que dites-vous là ? la religion est d'un intérêt assez grand...

—Les serviteurs comme vous, maréchal, reprit l'ami d'Henri en baissant la voix et en tirant un peu à l'écart le soldat, n'ont pas besoin de demander, le roi leur donne sans cela. Le brevet de capitaine-général de l'infanterie et l'investiture du comté de Périgord en votre faveur seront les premières pièces qui recevront la signature du nouveau roi.

—Est-il vrai, M. de Rosny ? Savez-vous bien, ajouta-t-il, après que M. de Rosny lui eût confirmé par un geste la vérité de ses paroles, que ce bourgeois vêtu de noir, il désigna Passerat, m'a dit là tout à l'heure d'excellentes raisons à objecter aux discours de là dedans. Ce sont des maîtres que je vais réduire au silence... je vous quitte... et je rentre pour leur conter un peu leur fait. Soyez tranquilles, je veux dans un instant les mener au roi, à notre roi Henri IV, souples comme un gant. Vous parlez d'or, mon garçon, dit-il, en frappant sur l'épaule de Passerat, "le vigneron de Suresne... le soleil... la gelée dans les vignes... le parterre royal... le rejeton de Saint-Louis... le sol national... c'est très beau; il n'y a rien à répondre à cela. Biron sait ce que parler veut dire... seulement j'ajouterai à votre harangue cette phrase que voici : Henri IV est le roi des braves, et ne sera abandonné que par les poltrons.

Et en parlant ainsi, il rentra précipitamment dans le logis de M. de Luxembourg.

—Eh bien ! dit Passerat d'un air triomphant. D'Aubigné riait beaucoup.

—Parbleu, mon maître, répondit-il, vous parlez d'or, ainsi que vient de le reconnaître ce gros homme en sa cuirasse, mais je crois que M. de Rosny, dans les quatre mots qu'il lui a dits à l'oreille, a parlé d'or aussi, vous avez à votre disposition les fleurs de la rhétorique, M. de Rosny y joint quelques fruits savoureux ; il prend par l'escarcelle ceux que vous lui amenez par les oreilles... Voici la Ligue bien lotie. Tous deux, vous récitez pour elle le vieux précepte d'Horace : *Utile dulci*.

Le retour du maréchal de Biron parmi les seigneurs catholiques, et son allocution à ceux qui hésitaient encore produisirent, il le paraît, un merveilleux effet, car un instant après, l'assemblée se séparait.

Passerat conçut tout de suite bon espoir en voyant que MM. d'Espèron et Vitry avaient l'air fort en colère sous leurs chapeaux enfoncés jusques à l'œil, et qu'aucun des seigneurs ne leur faisait escorte.

M. de Rosny fit quelques pas vers les sortans ; il entendit M. d'O. surintendant des finances, qui disait à M. de Longueville :

—La décision est bonne et lève toute difficulté. Maintenant, qui portera la parole pour déclarer au roi ce qui par nous a été résolu ?

—Moi, si vous voulez, répondit M. de Longueville.

—Que comptez-vous donc dire au roi, M. le duc ? demanda Rosny en s'approchant.

—Ceci, monsieur, qui est le résultat de nos délibérations, répondit le duc : la succession du royaume de France n'étant pas un de ces biens de petite valeur qu'on peut recueillir selon son plaisir et sa commodité, il convient de la prendre avec les conditions qui l'environnent. Le roi n'ignore pas par quels sermens la noblesse et tous les ordres de l'état sont attachés à la conservation de la foi catholique. En ce royaume, le sacre et le couronnement sont les consécérations nécessaires de la royauté. Or, de quelles mains ces saintes cérémonies pourraient-elles venir au roi ? La noblesse de France désire donc que le roi embrasse la religion du royaume avec le royaume, ou tout au moins que sa majesté consigne entre ses mains la promesse de se faire instruire pour répondre à ce vœu légitime.

—Que-croyez-vous que réponde le roi ? demanda Passerat à d'Aubigné ?

—Vous le demandez ! il n'est jamais embarrassé quand il s'agit de promettre, répondit d'Aubigny avec son air moqueur. Nous sommes tout prêt, répondra-t-il, et ne désirons rien tant davantage que d'être instruit par un bon, légitime et libre concile général et national, pour suivre et observer ce qui y sera conclu et arrêté. Il ajoutera même, pour peu qu'on le presse : Les états généraux du royaume seront par nous convoqués et assemblés dans les six mois...

—Très-bien, monsieur, s'écria Passerat, la France n'en demande pas davantage, quant à présent.

En ce moment de grands cris de *vive le roi!* s'élevèrent du camp, et annoncèrent que la présence de Bourbon avait décidé la soumission des Suisses et du reste de l'armée.

Passerat pressé de retourner à Paris pour apprendre toutes ces nouvelles à ses amis, prit congé de ses interlocuteurs.

—Mes seigneurs, dit-il en les quittant, nous nous reverrons, nous saurons à quoi nous en tenir sur l'efficacité des moyens que nous voulons consacrer au rétablissement des affaires du roi ; alors on aura vu qui de l'épée, de la plume ou de la clé d'or a le mieux travaillé pour nous faire toucher le but. Ce sont là trois grands appuis auxquels je joindrai un quatrième dont jamais je n'ai mieux senti la puissance qu'à présent et qui, je le crois, servira la cause royaliste plus qu'antre chose.

—Lequel donc ? demandèrent les deux huguenots.

—Le bon sens public, messeigneurs, répondit l'auteur de la *Ménippé*.

M. J. BRISSET.

Jean Réveillère.

Si le lecteur connaissait le pays qui s'étend sur les bords de la Loire, entre Clisson et les Ponts-de-Cé, je lui dirais de se représenter la vallée de Beaupreau vers Bellébat, ou le chemin qui monte à Torfon du côté de Nantes, ou la gorge sauvage qui s'ouvre aux pieds du Château de Tiffauges, qu'il se figure un fond de grasses prairies où serpente une rivière coulant à pleins bords et qu'on traverse sur une chaussée de pierres, puis, sur la hauteur, un petit chemin qui monte entre les genêts.

A mesure qu'on gravit, la tranquille vallée se déroule alentour avec les collines qui la resserrent de tous côtés et dont les sommets verdoyants se perdent à l'horizon.

Il est quatre heures de l'après-midi. Le soleil baigne les hauteurs de rayons obliques et déjà languissants, l'ombre s'allonge sur les

gazons. Tout ce beau pays est désert ; en suivant le sentier qui monte et qui se perd dans les bois, l'œil est distrait, en passant, par un toit couvert de tuiles d'un rouge vif qui tranche à travers les arbres. C'est la métairie de la Tour-Landry, maisonnette basse, à la mode du pays, qui tourne son pignon vers la route, et cachée à demi de ce côté par une haie vive. Devant l'habitation s'étend une cour rustique qui est aussi l'aire à battre le grain.

A ce moment que j'ai dit,—il y a longtemps de cela,—trois figures animaient ce paysage. Sur le seuil de la maison, une vieille femme assise filait, avec son grand bavolet bien empesté, un mouchoir à carreaux proprement croisé sur la poitrine et la quenouille fichée dans la ceinture ; plus loin, sous un arbre qui laissait percer quelques rayons de soleil, une jeune fille, bras nus, vannait du grain. Entre les deux femmes une enfant de sept ou huit ans se roulait avec un gros chien sur un monceau d'herbes sèches. Par moments, l'enfant se levait et courait vers Jeanne, sa seconde sœur, qui gardait les vaches dans le pâtis, à deux ou trois cents pas de là. Ces pâtis sont des bois tapissés d'un gazon ras, et plantés de vieux chênes, où paissent les bestiaux en de vastes clairières. Jeanne suivait là ses vaches éparées en filant sa quenouille à pas lents.

La vieille femme s'appelait la Réveillère, du nom de feu Réveillère, son mari, métayer de la Tour-Landry, tué en 1790, dans les premiers troubles de la Vendée ; elle était la mère de ces trois filles. Jeanne, Geneviève et Marie, et d'un garçon du nom de Jean, qui menait la ferme depuis la mort du père.

Geneviève, qui vannait à ses côtés, était la fille aînée. Dans la longue habitude de ces travaux de campagne faits de compagnie, ces deux femmes demeuraient des heures entières sans se parler ; on n'entendait que le sifflement du fuseau et les secousses monotones du van.

Ce silence fut troublé par les cris de l'enfant, qui revenait du pâtis, et les gronderies de sa mère ; tandis que l'attention des travailleuses était suspendue, la Réveillère se retourna :

—Geneviève, vois le soleil qui baisse, mets ta soupe devant le feu ; si ton frère repasse par ici ce soir, il en aura sûrement bon besoin.

—Il ne repassera point ; quand ils sont venus le chercher, ils sont allés par là-bas, du côté de Trémentines ; il m'a bien dit : Geneviève, ne t'inquiète pas, je passerai peut-être encore la nuit dehors ; il a mis sa veste des dimanches en prenant son fusil.

—C'est aussi, je crois bien, notre tour aujourd'hui de porter à manger à la *cache*.

—Demain, notre mère ; c'est la Bory qui fait la chaudronnée aujourd'hui.

—Combien sont-ils bien dans les ajones ?

—Il y a trois messieurs prêtres en comptant notre curé, et puis trois ou quatre maisonnettes du côté du moulin ; ça fait une vingtaine de gens.

—Si Jean m'en croyait, il y en aurait vingt-quatre. On est toujours là plus sûrement à l'abri que dans sa maison.

—Vous dites vrai ; je vais toujours apprêter la soupe, dès que j'aurai fini cette mesure. Ne bouge pas de là, Marie, tu iras me chercher de l'eau.

Geneviève se hâta dans sa besogne, et la Réveillère se remit à tourner son fuseau. Dans ce nouveau silence, un coup de feu partit dans la vallée ; il fut suivi d'une vive fusillade qui gronda longtemps dans les échos avant que les femmes étonnées, immobiles, eussent pu dire un mot.

— Les bleus sont dans le bourg ! s'écria la Réveillère.

— Jean n'avait pourtant dit qu'ils étaient loin, dit Geneviève les mains croisées sur la poitrine.

En ce moment, Jeanne accourut pâle, essoufflée, ramenant son bétail en toute hâte :

— Vous avez entendu, ma mère ?

— Ah ! mes enfants, s'écria la Réveillère en levant ses mains jointes, il va peut-être nous arriver bien des misères par ici.

L'enfant, qui s'était approchée de la chaise ouverte, se jeta par delà en disant :

— Je vais y voir.

Ses sœurs s'élançèrent à la fois pour la retenir, mais l'enfant avait disparu ; elle se coula pour aller plus vite à travers les genêts qui couvraient la pente rapide. En quelques sauts, perçant le fourré, tantôt se retenant aux branches, tantôt les écartant de ses petites mains, elle reparut sur la route étroite qui traversait la vallée. Elle vit là un homme qui s'efforçait de fuir, qui se traînait plutôt en regardant derrière lui, et jetait hors du chemin des lambeaux qu'il arrachait de ses vêtements. Pâle, chancelant, il vint à elle en disant d'une voix éteinte :

— N'y a-t-il pas là quelque endroit où je puisse me cacher... et boire ! je me meurs.

L'enfant, émue, ne put répondre. Elle lui montra du doigt le sentier ; l'homme la suivit.

Comme il pouvait à peine gravir la pente qui était rude, l'enfant s'arrêtait, le laissait respirer et se remettait à marcher devant lui, hâtant ses petits pas à mesure qu'elle approchait. Enfin, elle s'élança derrière la haie en disant :

— Notre mère, c'est un pauvre bien malheureux qui a soif.

La Réveillère, toute troublée, allait ouvrir la bouche quand l'homme parut. Il s'arrêta sur le seuil, à la vue des femmes, promenant de l'une à l'autre un regard étonné : comme elles s'avançaient avec compassion il fit trois pas de plus et vint tomber sur la chaise même où la mère filait l'instant d'apparavant. Il dit encore :

— Je n'en puis plus ! — ferma les yeux et s'évanouit.

Les trois femmes coururent vers la maison, tandis que l'enfant s'accrochait à leurs jupes, disant d'un air d'importance :

— C'est un pauvre ; n'est-il pas vrai, notre mère, que j'ai bien fait de l'amener ?

Les femmes revinrent portant du vinaigre, de l'eau, du vin. L'une soutenait la tête de l'étranger ; la mère lui frottait les tempes. Il rouvrit les yeux et demanda à boire ! Jeanne versant un peu de vin vieux dans un verre, le lui fit avaler. Il parut ranimé, et, se jetant sur la cruche d'eau que tenait Geneviève, il en but avec tant d'avidité que la Réveillère la lui retira des mains. Alors il en mouilla un linge qu'on lui présentait et se lava lui-même le visage ; puis, il porta la main à ses jambes et tout le long du corps pour s'assurer qu'il n'était pas grièvement atteint ; dans le mouvement qu'il fit, on vit que le sang ruisselait sur sa main gauche.

— Sainte Vierge ! dit Jeanne, il est blessé ; voilà le sang qui coule...

— Ce n'est rien... dit l'homme, qu'une égratignure ; je suis tombé de cheval, et je me suis écorché.

La Réveillère, reprenant le linge mouillé, lava cette main ensanglantée. On y voyait en effet une large écorchure qui avait mis le poignet à vif. Jeanne alla chercher de vieux morceaux de toile qu'elle tailla par bandes ; tandis que la mère en enveloppait la main du blessé, Geneviève tirait un mouchoir de son cou pour assujettir l'appareil ; et l'enfant attentive, les deux mains derrière le dos, demeurait debout, à deux pas devant l'étranger, toute fière de l'avoir amené et d'être la cause de ces soins

qu'on lui prodiguait. Pendant qu'on le pansait, cet homme fixait un œil curieux sur le visage honnête et paisible de ces trois femmes.

— Merci, dit-il enfin avec un sourire, je n'aurais pas cru, d'après ce qu'on dit, trouver par ici de si bonnes créatures.

— Vous n'êtes point de ce pays ? dit la Réveillère.

— Non, dit l'homme avec embarras.

— Vous revenez du choc, pourtant ? C'est donc que vous êtes à vous battre contre nos gars ?

L'homme déjà si pâle pâlit encore en suivant les yeux de la vieille paysanne qui se portaient sur son habit entr'ouvert où se laissait voir une écharpe tricolore. Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse avec une poignée d'assignats.

— Tenez, brave femme, voici pour votre peine, et je puis vous en donner encore davantage.

Les jeunes filles se détournèrent, et le front hâté de la Réveillère se couvrit d'un rouge vif.

— Gardez votre argent. Nous ne sommes pas des misérables ; vous nous faites affront, en vérité.

L'étranger, d'abord interdit, balbutia :

— Je ne me bats contre personne, moi. Je suis chargé, au contraire de mettre la paix. De quelque côté qu'on soit, il faut bien faire son devoir.

Il se tut, et, peut-être pour déguiser sa confusion, il retomba dans sa défaillance ; les femmes l'examinèrent à leur tour. C'était un homme d'environ quarante ans ; il portait une lévite avec un petit collet qui descendait sur les épaules, une culotte de peau et des bottes qui laissaient voir à mi-jambe des bas rapés de rouge et de blanc ; le tout déchiré, souillé de boue et de poussière. Son chapeau à larges bords, comme ceux des gens du pays, était à ses côtés, par terre.

— Je vous aurais bien pris pour un de nos messieurs, reprit naïvement la Réveillère, mais vous avez là une nippie comme notre ancien M. le maire.

L'homme effrayé reprit avec amertume :

— Vous voulez vous venger, n'est-ce pas, tandis que vous tenez un de ces républicains que vous haïssez tant ?

— Moi, bonhomme ! dit la Réveillère, vous ne nous ferez pas de mal ici, n'est-il pas vrai ? vous êtes dans la peine ; je ne regarde pas à ce que vous êtes. Si nous avions de la rancune, nous ne vous aurions pas retiré.

— Eh bien ! dit l'homme en changeant de visage, vous êtes de bien braves femmes..... On nous trompe, voyez-vous... Si vous saviez ce qu'on nous dit de ce peuple de la Vendée !...

— Il faut qu'on en dise bien du mal, car vous nous faites bien du mal aussi.

— Que voulez-vous ? on vous représente comme des brigands, on échauffe la tête de nos soldats, on leur fait croire que vos femmes et vos enfants sont dressés à l'assassinat des patriotes.

— Mon Dieu ! dit la Réveillère en joignant les mains, est-il bien possible ? Allez, monsieur, les brigands sont de bonnes gens. Nous ne voulions, Dieu le sait, du mal à personne, quand on est venu chasser nos meilleurs prêtres qui n'avaient fait non plus que du bien. N'est-ce point la Mayence qui a commencé à tuer nos hommes, à brûler nos maisons et nos champs ? Croyez-vous bien que nos gars n'aimeraient pas mieux rester chez eux, où ils ont assez d'ouvrage à mener pour gagner un morceau de pain, plutôt que d'aller au choc contre le prochain, comme voilà mon pauvre Jean qui a perdu son père et deux de ses oncles dans les déroutes ! Quand il a vu qu'on viendrait brûler par ici, il a bien fallu marcher comme les autres,

parce qu'on aurait dit qu'il était un pateau et un fainéant ; et puis, c'est qu'il a du cœur ce gars-là !

— Vous avez un fils qui s'en va aux chocs ? dit l'homme en tâchant de déguiser son inquiétude. Il comprenait assez les patois du pays pour entendre ce mot de *choc* qui signifiait les rencontres avec les bleus, comme on appelait la Mayence les diverses troupes républicaines, à cause de la célèbre garnison mayençaise commandée par Kléber.

— Il faut bien ! répondit la Réveillère, puisque le bon Dieu l'a voulu.

— Et s'en est-il allé bien loin ?

— Je ne pourrais pas dire de quel côté il est allé ; il est parti ce matin devers Vézins, mais nous pensons qu'il reviendra souper.

— L'homme fit un effort et se leva en disant d'une voix altérée :

Je m'en vais, je veux m'en aller : il m'assassinerait, votre fils.

Il n'est pas capable de ça, notre enfant ! s'écria la Réveillère ; vous lui faites tort.

Mais le blessé ne se sentit pas la force de se soutenir ; il promena un regard dévolé sur cette campagne déserte, et se laissa retomber en pleurant. Les jeunes filles émuës se rapprochèrent.

— N'ayez pas peur, notre frère est un bon homme ; il sera content plutôt de ce que nous avons fait pour vous.

— Eh bien je me fie à vous, dit l'homme avec effusion ; il est votre frère, il vous écouterait.

— Eh ! dam oui, dit la Réveillère, vous en feriez autant à notre place, et si la Mayence venait par ici, comme vous les connaissez, vous les empêcheriez de nous faire du mal.

— Ah ! comptez sur mon éternelle reconnaissance, dit l'homme avec le même accent théâtral. Il fut interrompu par la voix de la petite Marie qui criait derrière la haie :

— Le voici ! notre grand frère Jean.

L'homme tressaillit et fit encore un mouvement pour s'enfuir, mais Jean parut à l'entrée de la haie, et le blessé, laissant retomber sa tête sur la poitrine, cacha son visage dans ses mains.

— Jean, dit la Réveillère, c'est un monsieur de la république qui a de la misère et qui se mourait de besoin, nous lui avons donné à se rafraîchir.

Jean essoufflé, le visage en feu, lança sur cet homme un coup-d'œil sinistre, et dit tranquillement :

— Vous avez bien fait, ma mère.

Jean était un garçon d'une vingtaine d'années, ses longs cheveux mêlés, sa veste des dimanches et son fusil fumant lui donnaient je ne sais quel air gauche et terrible. Ses guêtres étaient trempées de vase, et son chapeau à cornes était orné d'un débris de panache tricolore planté de travers.

— Et ce bon monsieur avait peur de toi, lui dit la mère ; serait-ce point un beau coup d'offenser un infirme ?

— Pour ça non, dit Jean à l'étranger, si je vous avais rencontré un peu plus tôt, là-bas, à la bonne heure, mais vous avez du mal, et vous entrez chez nous, ça ne me regarde plus. Nous ne sommes pas comme la Mayence, nous autres.

L'homme releva la tête par un nouvel élan de reconnaissance.

— Généreux ennemi ! vous donnez une noble leçon à nos soldats. Moi aussi, je leur ai prêché la modération ! Ne sommes-nous pas tous frères ?

— Allons, petite, interrompit Jeanne, posant son fusil, va me chercher ma soupe, si elle est chaude.

— Tu t'en retournes ? dit la vieille.

— Oui, ma mère, par la raison que j'ai pro-

mis à ceux de Vézins de me trouver ce soir sur la laude.

— Et qu'as-tu là sur ton chapeau? reprit la Réveillère en riant.

Mais Jean, sans lui répondre, se retourne vers l'étranger:

— Et, sans vous commander, vous étiez sans doute par en bas tout à l'heure?

L'inconnu fait un signe affirmatif.

— Ah bien! si vous étiez tout à l'heure de ce choc-là, nous étions de la fête. C'était un détachement qui débouchait par la route charretière, là-bas, en haut du pont?

— Oui, c'est là qu'a commencé le feu.

— Voyez ce que c'est: vous étiez bien cent hommes, et nous n'étions qu'une douzaine. C'est quelque coup que vous aurez attrapé là?

— Non, on a blessé mon cheval qui s'est abattu... et dans la chute... je croyais avoir une jambe cassée.

— Je vous reconnais maintenant. Vous avez pris le mors aux dents tout au commencement. Tenez, ceci doit être à vous, je l'ai trouvé sur le chemin.

Jean décrocha les plumes tricolores de son grand feutre et les jeta sur le chapeau de l'étranger.

— Ça vous va mieux qu'à moi! Chacun son bien. Eh bien! tenez, à la bonne franchise et sans rancune, la balle qui a piqué votre cheval est partie de ce fusil-là, et je puis dire que je visais plus haut. J'ai passé dans l'eau pour vous couper le chemin. Et puis, je vous ai perdu de vue. Enfin, vous voilà; je n'en suis pas fâché maintenant.

Jean, son écuelle dans ses mains, s'assit sur son escabeau et dépêcha les cuillerées. L'étranger dissimulait sous son accablement la confusion qu'avait pu lui donner le récit de Jean, témoin de sa fuite à toute bride.

— Et du moins, dit le gars, cela va-t-il bien maintenant. Tâtez votre jambe; je vous donnerai bien encore un coup de main; s'il ne s'agit que d'un tordion, il n'y a qu'à tirer.

L'homme se palpa et fit mine de marcher.

— A la bonne heure! dit Jean en se versant à boire. Nous boirons un coup ensemble; à présent, Jeanne va chercher un verre.

L'homme reprit le sien par terre. Jean le rempli jusqu'aux bords.

— Ah! reprit Jean, en essuyant ses lèvres du dos de la main, j'avais bon besoin de me rafraîchir aussi. Mais, voyez-vous, monsieur, vous n'êtes pas capable de faire quatre pas dans le pays sans vous perdre. Venez-vous-en, je vous mettrai dans votre chemin.

L'étranger parut hésiter et secoua la tête.

— Laisse-le donc, Jean, ce pauvre homme, il n'est peut-être pas dans le cas de mettre un pied devant l'autre.

— C'est donc dit, reprit Jean, je compte revenir ce soir. Vous aurez le temps de vous reposer jusque-là.

Il prit son fusil, et s'en alla en le nettoyant avec son mouchoir.

— Prends bien garde, Jean, lui cria la Réveillère, en courant sur le seuil.

Quand le bruit des pas du jeune homme se fut perdu dans le sentier, l'étranger parut par degrés plus à l'aise. Il était levé, il se promenait de long en large devant la maison, la Réveillère lui offrit de faire allumer du feu dans l'âtre, parce que, disait-elle, le soleil descendait et la flamme lui serait bonne contre l'air du soir. Il refusa.

Il y avait à peu près dix minutes que Jean était parti, quand le chien aboya au bas du sentier.

— C'est la Chevette, dit la Réveillère à l'enfant, cours donc la chercher.

L'enfant partit en sautant, mais elle était à

peine sortie qu'elle revint et se précipita dans la clôture en disant d'une voix étouffée:

— Notre mère! la Mayence!

— Ils l'ont vue? dit la Réveillère.

— Oui, mère, ils m'ont vue.

L'étranger qui se tenait derrière la haie se dressa sur la pointe des pieds et regarda, en abritant sa vue de la main contre les vifs rayons de soleil qui se glissaient à travers les feuilles. La Réveillère s'avança derrière lui, l'haleine suspendue. Ils distinguèrent un bruissement de branchages mêlé d'un cliquetis d'armes, et bientôt on put voir ça et là, entre les genêts, des canons de fusil qui passaient et des plumets rouges.

— Citoyens! à moi! s'écria l'étranger.

Mon Dieu! dit la Réveillère en lui saisissant le bras, qu'est-ce que vous faites-là?

— Ce sont des amis, dit-il en souriant sans se retourner, à moi, soldats! par ici!

Et il agita le mouchoir de sa main enveloppée aux yeux des soldats qui levaient la tête sans trop savoir d'où venait cette voix, puis courut au-devant d'eux.

— Vous ne voulez point nous faire du mal? répétait derrière lui la bonne femme toute troublée.

Une voix s'écria:

— C'est le citoyen représentant! Il n'est pas mort!

L'inconnu et les soldats se rejoignirent et d'abord échangèrent quelques mots qu'on ne put entendre, et l'étranger, revenant avec eux vers les paysannes stupéfaites, leur dit avec un air tout nouveau d'arrogance victorieuse:

— Allons, les femmes, voici des braves qu'il faut aussi régaler.

Les femmes reprirent quelque présence d'esprit pour exécuter cet ordre. Cependant le représentant montrait aux soldats le sentier par où Jean venait de disparaître. L'un d'entr'eux disait en jurant:

— C'est une chose que je me dois à moi-même; tu sais, Tripier, je te l'ai dit là-bas... faut que j'en tue quelqu'un ce soir.

— La Réveillère apporta des verres, car ses filles étaient trop effrayées.

— Eh bien! leur cria le Représentant, approchez donc, les enfants; est-ce que les militaires vous font peur?

La Réveillère lui répliqua dans son honnête fermé:

— Dam! il n'y aurait rien de bien étonnant pour des jeunes filles de leur âge.

La représentante triomphant versait lui-même à boire à ses hommes, et parfois régnait un silence sinistre interrompu par un mot dit à demi-voix.

— Allons, dit enfin le représentant, nous allons nous remettre en route. Vous voyez, la mère, que je ne manquerai point de guides à présent. Mais ce n'est pas le tout... il faut que vous veniez avec nous, entendez-vous, la mère?

— Moi? mon bon monsieur!

— Vous et vos filles. Votre fils est contre nous, il ne s'en est pas caché, vous savez; vous servirez d'otages au quartier-général.

— Oh! s'écria la mère les mains jointes, vous voulez nous fusiller!

— Non, du tout; je sais que vous êtes de braves femmes; mais il faut que vous veniez avec nous.

— Non, non, dit la vieille en se retournant vers ses enfants, je vous le dis bien, vous ne nous arracherez pas d'ici.

— Allons donc, finissons-en! s'écrièrent les soldats.

Les femmes poussèrent un cri aigu; mais le

représentant se mit devant elles en disant d'un air de raison aux soldats:

— Point de violence; elles se sont très bien conduites avec moi. Allons, la mère, puisque cela vous fâche, nous vous laissons tranquille; vous nous donnerez bien une de vos filles pour nous conduire jusqu'au delà du bois?

— Oui, je vais y aller, moi, ma mère, dit Geneviève avec exaltation; venez-vous-en avec moi.

La Réveillère tourna vers sa fille un regard déchirant; mais Geneviève dit encore d'un air résolu:

— Je les conduirai bien, moi, ces messieurs, jusqu'après le pâtis, le chemin est bon ensuite jusqu'à Vézins.

Eh bien! au revoir, dit le représentant, en route!

La fille sortit avec précipitation, engageant les soldats à la suivre.

(A CONTINUER.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

PREUVE DE L'INSÉANCE DU SENS INTIME DE L'HOMME, etc., par le professeur Lordat, de la Faculté de Montpellier. (Un vol. in-8° de 3 à 400 pages.)

Ce livre, l'un des plus remarquables qui aient paru pendant ces dernières années, a pour but de ramener la physiologie de l'homme à ces véritables principes, de soustraire à l'influence du matérialisme la pratique et la théorie de l'art médical, et de fournir en même temps à la philosophie de nouvelles raisons positives, incontestables, en faveur de l'immortalité de l'âme.

Suivant Hippocrate, il y a dans l'homme trois éléments de différente nature, savoir: un *agrégat matériel*, une *force vitale* et un *principe de l'intelligence et de la pensée*. Cette doctrine, professée par l'école de Montpellier, est celle que M. Lordat adopte dans son livre.

La vie humaine, au point de vue des naturalistes, est un phénomène temporaire qui consiste dans la formation, l'accroissement, le décroissement et la dissolution d'un *agrégat mixte*.

Il n'est pas, certes, bien nécessaire de posséder au plus degré le génie de l'analyse et de l'observation, ni même d'avoir acquis de vastes connaissances, pour distinguer parfaitement dans l'homme deux éléments qui, bien qu'unis l'un à l'autre par des liens mystérieux, incompréhensibles, sont néanmoins incommensurables entre eux: l'un est cette substance *matérielle*, c'est-à-dire palpable, impénétrable, soumise aux lois de la composition et de la décomposition chimiques, dont se compose notre machine; l'autre cette puissance vitale, cette essence spirituelle, ce principe du sentiment et de la pensée, qui n'est point du ressort de la chimie, et qui n'a nul rapport appréciable avec les phénomènes de la physique.

Mais il ne faut pas confondre la vie purement organique, la *force* qui, dans tout être organisé, anime, à divers degrés, la machine vivante, avec le principe de l'intelligence et de la volonté. Ces deux causes ne sont pas du même ordre; elles diffèrent l'une et l'autre et par leur mode d'action et par les effets qu'elles produisent.

L'*agrégat matériel* et la *puissance vitale* qui l'anime commencent par un *infinitement petit*, à peine distinct du néant. Ils croissent ensemble progressivement jusqu'à un certain terme qui, selon M. Lordat, est environ l'âge de 40 ans. Passé ce terme, la puissance vi-

tales commencent à s'affaiblir; et le décroît par degrés à peu près égaux à ceux qui avaient marqué son accroissement, et, en même temps, l'agégat matériel s'altère et se dégrade proportionnellement à la diminution de la force organique.

Enfin, quand cette force est totalement épuisée, le corps, la machine matérielle, bien qu'en état souvent de fonctionner encore si elle n'était pas soustraite à l'influence de la vie, se disloque rapidement. Ses différentes pièces se séparent, se décomposent, changent de forme et de propriétés, et leurs éléments, recueillis dans le grand laboratoire de la nature, y sont employés à d'autres combinaisons.

La vie humaine, considérée dans sa marche régulière, et seulement sous le rapport zoologique, se divise donc en deux périodes à peu près égales, l'une *croissante* et l'autre *décroissante*. De même que dans la durée du jour, le soleil, parti d'un point de l'horizon, s'élève par degrés, arrive au méridien, et commence aussitôt à descendre pour aller disparaître à un autre point de l'horizon: ainsi, la puissance qui constitue la vie purement organique naît, grandit, se développe, et à peine arrivée à son point culminant, elle décline, elle va diminuant toujours par degrés plus ou moins sensibles, jusqu'au moment où elle s'éteint.

Telle n'est point, à beaucoup près, la marche du principe de l'intelligence et de la pensée. En premier lieu, ce principe ne se révèle par aucun signe appréciable ni dans le fœtus ni dans l'enfant nouveau-né, et il ne paraît pas commencer à croître et à se développer en même temps que la force vitale; car il ne faut pas confondre ici les véritables déterminations de la volonté avec les impulsions de la puissance organique, c'est-à-dire le *principe pensant* proprement dit, avec ce *pur instinct qui est commun à l'homme et aux animaux*. Nous admettons, si l'on veut, que l'intelligence existe déjà dans le nouveau-né; mais, on en conviendra du moins, cette intelligence est encore tellement faible qu'on ne saurait, en aucune façon, la mettre en parallèle avec l'énergie de la force vitale.

En second lieu, ces deux éléments du dynamisme humain qui, au début de la vie, sont bien loin de se manifester avec la même puissance et le même degré d'énergie, ne présentent point, pendant la durée du phénomène vital, des développements inégaux et simultanés; ils n'ont point, à beaucoup près, la même allure.

La force vitale, dans son cours naturel et régulier, parcourt invariablement deux périodes: l'une ascendante et l'autre descendante, celle de l'accroissement et celle du décroissement, tandis que le principe de l'intelligence ou le *sens intime* continue, au contraire, à se développer, pendant le décroissement de la force vitale, ou tout au moins il conserve son énergie souvent jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'à la mort. Les exemples n'en sont pas rares. En un mot, le principe moteur des fonctions organiques s'use, s'affaiblit et s'éteint; mais le *sens intime*, l'âme pensante, le principe de l'intelligence et de la volonté se maintient dans sa force et ne vieillit point.

C'est ce que M. Lordat établit par deux sortes de preuves, les unes de fait, les autres de raisonnement.

(Le fin de cet article au prochain numéro.)

De l'air qu'on a.

Ce n'est point de l'air qui nous entoure tous tant que nous sommes Européens, Chinois, Italiens ou Samois, et qui enveloppe la terre comme un voile transparent dans lequel elle tourne; ce n'est point de cet air là que je veux

parler. Ne craignez pas un traité de physiologie.

Ne redoutez point non plus une dissertation médicale sur l'air, sain ou délétère, pur ou écholérisé. C'est un mystère qu'il ne nous appartient pas de sonder, feuille légère que nous sommes, et que l'air de chaque jour emporte.

Je parle de l'air de famille, de l'air honnête homme, de l'air intrigant, de l'air bête, de l'air homme d'esprit, du malheur enfin d'avoir un air. Et pourtant tout le monde en a un: c'est la plus grande calamité qui soit dans l'état social.

— Comment trouvez-vous Madame?.....
— Mais fort bien. — N'êtes-vous pas d'avis qu'elle a l'air un peu..... — Elle est très honnête pourtant. — C'est égal, elle a l'air..... comme je vous dis. — Voilà une femme compromise par son air.

Je connais une espèce d'auteur, homme que le ciel a fait gros et gras, lourd un peu et gauche de sa nature, à écorce épaisse qui retient la sève dans une sorte de camisole de force. Eh bien! cette créature a quelquefois fait de petits vers gracieux, tendres, spiritualistes, la quintessence du sentiment. Des dames les lisaient un jour en s'exaltant.

— Oh! que vous êtes heureuse de connaître l'auteur de ces vers! Je me figure un homme svelte, élancé, pâle, vaporeux.

Maudites soient les personnes qui se figurent quelque chose! L'auteur entre d'une démarche maladroite.

Grande déconvenue. — Comment! c'est ce Monsieur qui est l'auteur en question? Tiens! il n'en a pas l'air.

Voilà un homme tout à l'heure admiré.....
— Il a un air..... — Il est perdu de réputation.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a une analogie d'intelligence on ne peut plus complète entre ces gens qui jugent sur l'air et ceux qui pour toute réponse à une objection sérieuse qu'on leur oppose, ripostent: — C'est mon idée. — Solution irrésistible, suprême, et qui vous clot la bouche comme une absurdité; il y a là, de part et d'autre, refus d'examen ou légèreté de jugement, caractères de l'insouciance imbécile ou de la stupidité.

— C'est un homme fort distingué. — C'est égal, il a l'air commun. — Je vous jure que son voisin est une franche bête. — Pas possible, on n'est jamais bête avec des yeux pareils. — Soit, mais pourquoi ne pas me croire! — Dame! c'est mon idée. — Madame, votre nièce me plaît, accordez-moi sa main. — Non. — Mais enfin, pourquoi? expliquez-vous. — C'est mon idée.

Pardonnez à ces êtres-là. Il faut bien au moins qu'ils aient une idée en parole, pour avoir une idée, ou tout du moins pour en avoir l'air.

Conclusion. Un jardin, à Paris, peut avoir un peu d'air à toute force; une chanson peut et doit avoir un air; un homme, jamais!

Maladie des pommes de terre.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la maladie des pommes de terre. Mais la question est si grave pour les classes pauvres surtout, que nous n'hésitons pas à y revenir.

Le fait est que le mal existe; partout ou presque partout il présente les mêmes symptômes. Toutefois, il n'aura pas de conséquences aussi funestes qu'on avait été porté à le craindre d'abord. C'est à tort qu'en plusieurs endroits on s'est hâté de jeter les tubercules attaqués; plusieurs expériences ont prouvé que l'usage n'en était pas dangereux: M. Bonjean, docteur piémontais, a fait, durant plusieurs jours, sa nourriture exclusive de pommes de terre malades, auxquelles il conservait même les parties affectées. Il ne s'est aperçu que d'une légère différence dans la digestion; deux de ses domes-

tiques ont voulu l'imiter; ils n'ont pas été indispôsés non plus.

Des semblables expériences ont été faites dans le département de Seine-et-Oise. Plusieurs membres de la société d'agriculture et des ouvriers de deux fermes voisines de Versailles se nourrissent depuis long-temps de pommes de terre, sans avoir éprouvé jusqu'ici aucune altération dans leur santé. Des moutons et des lapins soumis au même régime depuis près d'un mois, ont considérablement engraisés.

Mais comme il importe de conserver ces précieux tubercules, et qu'on peut craindre pour la réserve un développement dans la maladie, divers moyens ont été indiqués par la science; nous signalerons ceux qui nous ont paru les plus simples et les plus efficaces.

M. J. Klein, qui nous a adressé un long travail sur ce sujet, conseille d'arracher sur-le-champ toutes les pommes de terre, de les étaler dans des endroits secs et de les retourner fréquemment.

La commission de l'académie royale de Metz, appelée à résoudre la question de conservation, partage l'avis de M. Klein. Les tubercules non malades doivent, dit-elle, être placés en couches très-minces dans les caves; il convient de séparer ces couches par des branchages secs, et de les remuer souvent, pour établir un système de ventilation.

Quant à ceux qui sont atteints de la maladie, la commission académique conseille d'en extraire les parties avariées, puis de convertir en fécule la partie saine.

M. Victor Pâquet a fait part dernièrement à l'académie des sciences de Paris d'un procédé fort simple et d'une application facile, qu'il a lui-même employé. Il laisse ressuyer à l'air les pommes de terre nouvellement arrachées, puis il prend de la chaux vive en poudre, à laquelle il ajoute un quart de suie de cheminée et de charbon de bois pilé; il répand ce mélan sur les tubercules, les soupoudrant comme des poissons qu'on veut faire frire. Cette opération peu coûteuse a arrêté le développement de la maladie dans les pommes de terre attaquées et a prévenu le mal, quant à celles qui étaient restées saines.

M. le docteur Variets, de Bruxelles, indique le remède suivant, qui consiste à placer pendant 18 ou 20 minutes les tubercules malades dans un four chauffé à 64 ou 65 degrés. Ré-aumur 50 cent; une eau noirâtre et fétide s'échappe par ce moyen; la partie attaquée se dessèche et devient brune; elle n'a plus aucune action; et on l'enlève facilement avant la cuisson. M. Variets trouve que les pommes de terre malades qui ont subi cette préparation sont meilleures que les bonnes pommes de terre en tems commun.

Il est à observer toutefois qu'il ne faut pas laver les tubercules avant de les soumettre à l'action de la chaleur. Dans ce cas, la gangrène serait inévitable.

Discours à l'Institut Canadien.

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1845.

M. LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS,

Travail et concorde, Alliés tendimus, telles sont les devises de notre société, de l'Institut Canadien.

Il faut travailler, il faut être unis, voilà qui explique en deux mots l'objet de nos réunions. Avec ces deux mots, MM., nous pouvons aller bien loin. Et le but du *travail* et de la *concorde*, est renfermé dans cette autre devise: *Alliés tendimus*, traduite littéralement: *Nous tendons plus haut*. Nous cherchons, nous

espérons un meilleur avenir, et c'est par le travail et la concorde que nous aurons cet avenir.

Combien de fois, MM., en considérant votre position sociale, en réfléchissant sur les caprices (pardonnez cette expression) de cette providence, qui vous a fait Américain plutôt qu'Européen, Canadien plutôt qu'habitant de l'Union, ne vous êtes-vous pas demandé quel était son but, quelle était votre fin? Vous n'avez pu résoudre cette question; mais une voix vous a répondu: travaillez et vous remplirez sûrement son but et votre fin. Lorsqu'on vous a lancé par le monde, en sortant d'un collège, ou quelquefois sans y avoir jamais été, pauvre, sans appui, abandonné à vous-même, ne vous êtes-vous pas demandé quel était le moyen de sortir d'embaras, de faire succéder l'aisance aux privations, peut-être à la misère? alors encore une voix vous a répondu: travaillez. Oui, MM. travailler, c'est notre destinée à tous. Le bon père travaille pour ses enfans; le bon citoyen pour son pays. Tout le monde doit travailler, personne ne doit rester inactif. L'homme qui ne travaille pas n'est pas un homme; il ne mérite pas de vivre: puisqu'il ne remplit pas sa fin. En travaillant pour les autres, on travaille pour soi-même. C'est cette réciprocité d'intérêts qui maintient la société. Travaillons donc pour les autres et pour nous-mêmes; si nous nous retranchons dans un froid égoïsme, nous n'aurons jamais que la haine, ou ce qui est pis encore, l'indifférence de nos semblables.

Sans le travail, MM., il n'y a rien à espérer pour nous surtout. La plus grande partie de la jeunesse canadienne est pauvre; nous n'avons pour la plupart, que notre courage et notre énergie morale pour nous soutenir. Si ce courage nous abandonne, nous sommes perdus; si nous l'avons, nous pouvons tout espérer. C'est un travail courageux et éclairé qui a placé tous les bienfaiteurs de l'humanité, au temple de la gloire, où nous leur rendons hommage. Allez demander à l'illustre exilé qui vient de revoir ses foyers, si la considération qu'il s'est acquise lui est venu sans le travail, s'il l'a attendue les bras croisés. Demandez aux hommes qui ont défendu et qui défendent encore nos droits, avec tant d'avantages pour leur pays, tant d'honneur pour eux-mêmes, s'ils ont passé leur jeunesse dans l'oisiveté, comment ils se sont rendus capables de rendre des services aussi éminens à leur pays? Ils vous diront qu'ils ont travaillé, et qu'ils travaillent encore, et que nous devons aussi travailler. Faites la même question à tous les véritables grands hommes de tous les temps et de tous les lieux; et la voix majestueuse de l'histoire vous répondra pour eux: qu'ils ont travaillé. Mais qu'ai-je besoin de parler de gloire à une jeunesse désintéressée! ne désirons la gloire, ne la cherchons que pour qu'elle rejaillisse sur notre pays. Soyons désintéressés comme des jeunes gens; l'âge du calcul et de l'ambition viendra bien assez tôt; nyons pour but d'être utiles. Etudions, cherchons

autant que possible à acquérir des connaissances, tout cela en vue d'être utiles.

Mais il est important de faire le choix des ouvrages à étudier. Misérable savant que celui qui mesure sa science par le nombre de volumes dont il a vu les pages. Il faut étudier, mais n'étudier que de bons ouvrages et pour cela, MM., consultez des personnes plus âgées que nous et qui ont plus d'expérience. De même que dans l'ordre matériel, celui qui prendrait sa nourriture au hasard, et sans consulter son estomac et ses dispositions physiques, verrait sa santé se détériorer et se donnerait peut-être la mort corporelle avec ce qui doit la soutenir; ainsi celui qui étudierait, indistinctement, tout ce qui lui tombe sous la main, n'aura jamais que des connaissances superficielles et fera de la science un poison pour son esprit et son cœur. Soyons prudents: faisons en sorte que le travail nous soit toujours utile. Nous sommes jeunes; nous avons encore besoin de conseils; prenons-en de gens éclairés.

Si après des études sérieuses, vous voulez reposer, délasser votre esprit, si après avoir nourri votre esprit, vous voulez aussi nourrir votre cœur, n'allez pas chercher le repos, cette nourriture dans la lecture des romans. Votre cœur n'en retirera que de mauvaises impressions et votre esprit y trouvera le trouble au lieu du repos qu'il cherche. Il est si rare d'en trouver de bons, qu'il vaut mieux n'en pas lire du tout. Dans presque tous les romans du jour (et les exceptions sont bien rares) le héros qui vous occupe est toujours embarrassé dans des situations inouïes: il n'y a rien d'ordinaire dans les événemens de sa vie. Vous ne pouvez en retirer aucun profit pour vous-même. Faites quelque rapprochement; comparez vos passions à celles dont vous avez le tableau sous les yeux... n'approchez pas... il n'y a rien pour vous ici: c'est de la passion, comme il ne s'en est jamais vu, et comme il ne s'en verra jamais... que dans les romans. Vous êtes dans un monde vague, inconnu; on vous jette, on vous balotte dans le trouble et le malaise. Et la morale, MM., est-elle maltraitée, chiffonnée un peu, cette pauvre morale, dans presque tous les romans du jour!... On ne m'accusera pas de juger de tous les romans, par les œuvres d'un misérable écrivain, qui aura passé la moitié de sa vie à griffonner des riens. Je prendrai pour exemple les *Mystères de Paris*, ce chef-d'œuvre des romans; ce monument élevé à la gloire d'une fausse philanthropie par un de ses enfans. Voyons Rodolphe, l'homme sur lequel repose tout le vaste plan de ce magnifique roman. Le mobile de toutes ses actions est l'expiation d'une faute. Comment l'expiation est-elle cette faute? par des actions dont la conséquence est bonne, il est vrai, mais la fin justifie-t-elle les moyens? Aurais-je le droit de vous tuer, M. le président, pour vous envoyer en paradis? il n'y a pourtant pas de meilleur but: en serais-je moins un meurtrier? Rodolphe a-t-il droit de priver un homme de la vue de sa propre autorité, et de faire mourir aussi misé-

ablement un autre des acteurs? Que peut-on en conclure? qu'il est permis à l'homme de faire le mal pour le bien, de faire des cruautés pour expier une faute, ou en faire expier à d'autres. On peut en conclure encore qu'il est permis à l'homme de se faire justice lui-même, sans l'attendre de la société; principes subversifs, destructifs de toute morale et de toute société, et d'autant plus dangereux qu'ils sont cachés sous des fleurs. Voulez-vous encore de la morale? il s'agit de punir Jacques Ferrand: Rodolphe a privé de la vue, le maître d'école, que va-t-il faire de Ferrand? le livrer à la justice?... c'est du commun... le livrer à la justice!... mais bah! vous n'y pensez pas; ce serait jouer le rôle d'un délateur... Dans un roman, il faut autre chose: un meurtre, par exemple, c'est toujours nouveau. Muni de ce raisonnement, vous savez comment Rodolphe s'y prit pour punir Jacques Ferrand et se procurer contre lui des pièces de conviction. Y a-t-il rien de plus immoral que la scène du guichet et le *Purus amoris*... c'est le sublime de l'immoralité... Il est vrai que la philanthropie y a aussi sa bonne part; on y prouve que la justice est trop chère pour le pauvre; on condamne à la peine de mort; on blâme l'emprisonnement en commun; autant de graves abus contre lesquels doivent se tourner tous les amis de l'humanité. Mais ces quelques vérités, cris du cygne dans un tourbillon, doivent-elles nous faire oublier les erreurs effrayantes qui les avoisinent? Et c'est précisément dans la nourriture que vous préférez, qu'on glissera le poison qui doit vous donner la mort...

Et c'est des livres comme ceux-là qu'on veut mettre entre les mains du peuple, pour l'instruire, le moraliser en l'amusant, dit-on; belle morale que celle-là!... mais c'est donner à un enfant une épée nue pour un joujou... Non, messieurs, ce n'est pas ainsi qu'on doit instruire le peuple. Rendre le peuple meilleur, cette belle devise adoptée par la grande société de St-Jean-Baptiste, doit être aussi la nôtre. Et le moyen de rendre le peuple meilleur? c'est de lui donner une instruction morale et, pour cela, il ne faut pas l'entourer d'erreurs et d'obscénités.

Évitons la lecture de ces ouvrages qui, s'ils ne nous sont pas pernecieux, nous seront certainement inutiles. Ne perdons pas ainsi le temps qui nous est si précieux. Si vous voulez des passe-temps, les poésies de Lamartine, de Turquet, de Reboul, et bien d'autres encore, nous en fourniront d'utiles et de délicieux, et, quand vous les aurez lus, vous n'aurez que des souvenirs agréables, vous n'aurez pas l'esprit troublé et le cœur bouleversé.

Travaillons, et surtout travaillons bien. Mais ne gardons pas nos connaissances pour nous seuls: petites ou grandes, pourvu qu'elles soient bonnes, mettons-les dans le trésor commun. C'est notre intérêt propre: nous instruirons les autres et les autres nous instruiront. De cet échange de lumières, nous retirerons les plus grands avantages et, par là aussi, nous remplirons un des buts de notre

société qui est *l'instruction mutuelle*. Je finis sur le travail ; avec lui nous serons tout, sans lui nous ne serons rien ; notre position nécessite le travail : c'est un argument sans réplique.

La concorde est l'autre objet de nos réunions. Être unis, s'aider, se soutenir mutuellement, ne pas s'isoler, ne former qu'un seul corps nu par une seule âme : tels sont les résultats que nous désirons obtenir et que nous obtiendrons, car tout dépend de notre volonté. L'union, la concorde, on les a prêchées de tout temps et dans tous les lieux, comme un gage de salut, *concordia salus* ; et ici, comme ailleurs, nos hommes éminents nous ont toujours recommandé d'être unis. La désunion fait la faiblesse, comme l'union fait la force. Avec vos deux bras, vous soulèverez un poids considérable ; divisez vos forces, ne vous servez que d'un bras, et vous soulèverez un poids bien moindre ; ne marchez que sur une jambe, marcherez-vous longtemps ?

Si l'on consulte l'histoire, dont on ne peut ici recuser l'autorité, on y voit que la désunion en a souvent rendu les pages sanglantes, qu'elle a toujours produit les plus désastreux effets. Lorsque les puissances alliées ont envahi la France, c'est qu'alors celle-ci était déchirée par des dissensions, des guerres civiles. Chaque fois qu'une nation a voulu écraser une autre, ou l'affaiblir, elle a commencé par semer, à tout prix, la division dans son sein, et alors elle en avait beau jeu. Et sans aller bien loin, sans remonter bien haut, n'avons-nous pas vu ici, en Canada, les malheurs qui sont résultés, pour nous, de la division qui s'est glissée dans nos rangs ?

Quelques cents mille Canadiens-français, perdus pour ainsi dire au milieu des étrangers, continuellement en butte à leurs traits, nous avons, nous surtout, besoin d'être unis, et c'est dès à présent que nous devons le faire. Les liens, formés dans la jeunesse, sont plus forts que ceux formés dans l'âge mûr, parcequ'ils sont plus désintéressés. C'est dès à présent que nous devons nous préparer à résister : car il ne s'agit pas ici de divisions entre gens de même origine, divisions aussi passagères que les intérêts qui les font naître, mais il s'agit d'une lutte continue, la lutte de l'enfant du sol contre l'étranger. Il s'agit d'une division nécessaire entretenue par la différence de religion, de langue, d'éducation, qui établissent une ligne de démarcation que des siècles ne sauraient effacer. L'étranger a beau nous pousser, nous ne lâcherons pas prise. Quoi ! des nationalités étrangères s'implantent tous les jours, librement, sur notre sol, et, à nous seuls Canadiens, on nous arracherait la nôtre, garantie par les traités ! on nous défendrait d'être Canadiens... qui en a le droit ? c'est absurde. L'étranger a voulu nous refouler comme nos ancêtres ont refoulé les Sauvages ; mais inutile... il l'a compris à la résistance de nos pères ; aussi n'a-t-il cherché une autre voie : il a voulu, au moins, nous confondre avec lui ; il a

voulu nous faire disparaître comme peuple. Il n'a pas réussi malgré la supériorité de ses forces et cela, grâce à la concorde qui régnait parmi nos pères. Mais il reviendra encore et souvent à la charge, le laisserons-nous passer, balayant impunément tout ce qui nous tient au cœur ? C'est sur nous que repose la garantie de notre nationalité : c'est entre nos mains que sera remis ce dépôt sacré. La génération actuelle a fait ses preuves : elle a lutté, combattu, avec un courage invincible, contre tous les empiétements, toutes les usurpations. Ce dépôt sacré nous sera bientôt remis, dérogerons-nous ? laisserons-nous porter une main sacrilège sur ce que nous avons de plus sacré au monde : nos institutions, notre langue et nos lois ? Non, messieurs, si nous le faisons, nous serions des lâches, des traîtres. Luttons, nous aussi, empruntons, s'il le faut, à notre climat, un peu de cette âpreté, de cette énergie sauvage, pour combattre l'oppression. Souvenons-nous que l'Amérique est le continent des libertés constitutionnelles, que l'étendard de la liberté y a été planté en même temps que celui de la religion, et qu'elle y a eu aussi ses martyrs. Si, quelquefois, l'oppression a voulu s'y introduire, elle n'a jamais régné que sur un trône mouvant, sur un volcan ; elle a été fatiguée, harcelée, par la Liberté qui, aujourd'hui, est presque partout triomphante. Et qu'on ne prenne pas cela pour des idées révolutionnaires. Il faut se souvenir, messieurs, que nous sommes *subjects britanniques*, et que, comme tels, nous avons des droits garantis par une constitution. Nous vivons sous le plus beau gouvernement du monde, et certes, pour ma part, je préfère la liberté anglaise à celle d'un peuple qui dit : Liberté ! et qui tient des milliers d'hommes, ses semblables, dans l'esclavage le plus honteux. Ainsi, lorsque je parle de liberté, j'entends une liberté sage, une *liberté constitutionnelle*, telle que nous l'avons déjà eue sous le gouvernement qui nous régit. Nous ne l'avons pas toujours eue, nous ne l'avons pas encore continuellement, mais nous devrions toujours l'avoir, si la théorie était toujours pratiquée.

C'est par l'union que notre nationalité s'est maintenue jusqu'ici, et c'est par l'union et la concorde que nous la maintiendrons encore. Il est inouï que l'union ait tourné à mal ; pourtant il y a une misérable exception, c'est l'*Union des Canadas*. Du reste, pas d'autre exemple que je sache.

Je suis fier de pouvoir dire que nous avons bien compris le but de nos réunions. Nous avons compris la nécessité du travail : nous en voyons tous les heureux effets ; nous avons compris la nécessité de la concorde, nous sommes unis.

S'il en est, après cela, qui doutent de l'avenir par le présent, s'il en est d'assez aveugles pour ne pas voir cette tendance universelle vers un avenir meilleur, à l'homme qui s'y méprendrait, je dirais qu'il est bien malheureux, bien à plaindre ; je dirais qu'il n'est

pas digne de voir ce qu'il voit, de vivre à la même époque, de respirer le même air que cette jeunesse qu'il ose calomnier. Serrons nos rangs, messieurs, travaillons et soyons unis. Ayons foi dans l'avenir, sous les auspices du présent. Lançons-nous vers lui, nous tenant tous par la main... Alors inutile de nous attaquer, gare aux téméraires ! inutile d'attaquer notre nationalité, elle trouvera, chez nous, un rempart infranchissable contre lequel viendront échouer tous les misérables efforts de ses ennemis. Ce rempart, messieurs, c'est le *travail et la concorde*.

C'est la base de notre espérance, ce sont les deux rames qui nous conduiront à bon port. Hardis navigateurs, saisissons ces deux rames, élançons-nous sur la mer, et, à force de courage et de constance, nous sommes sûrs de parvenir au port par le *travail*. Mais, messieurs, ramons ensemble, unissons nos efforts, que le travail soit commun ; que l'union soit notre gouvernail, que la *concorde* soit notre voile, et *altius ibimus* !... nous irons plus haut...

CHS, L.
M. I. C.

Le Génie !

DÉCOUVERTES IMPORTANTES ET ENCOURAGEANTES!!!

Le génie ! qu'est-ce que le génie ? Mais c'est... c'est... ce n'est rien, rien du tout ; ou plutôt, c'est ce que j'ai, ce que tu as, ce qu'il a, ce que nous avons, ce que vous avez, ce qu'ils ont, ce que tout le monde a, ou du moins que tout le monde peut avoir.

Le génie, c'est le bon sens, l'éducation, l'instruction et surtout les circonstances. Selon moi, ces quatre choses sont seules la différence entre les hommes parvenus à l'âge de raison, et qui ont le sens commun.

Que de jeunes gens, parmi nous, eussent fait de célèbres écrivains, des poètes épiques et dramatiques, de profonds politiques, d'agréables romanciers, de joyeux chroniqueurs ; mais notre éducation nous rend timides, l'instruction nous manque, et ce, par notre faute ; nous n'avons pas de public pour nous applaudir, ou encore nous n'avons pas le temps d'avoir du génie. Nous avons notre vie à gagner avec une triste profession, un art, un métier, en un mot, les circonstances nous font défaut.

Fussions-nous nés dans un pays où l'on encourage les lettres, les progrès dans les sciences et dans les arts, les génies abonderaient ici comme ailleurs, comme en France, cette France dont nous sommes si orgueilleux de descendre, et qui marche, depuis plusieurs siècles, d'un pas ferme et toujours égal, à la tête des peuples civilisés.

Le génie !... ce mot vous effraye, vous jette dans une admiration inerte, et vous fait prendre ceux qu'on dit en avoir pour des êtres privilégiés, supérieurs, pour des dieux enfin. Rassurez-vous, le génie, c'est un métier, c'est une profession, c'est un état tout comme le métier de forgeron et de maçon.

Si Bossuet et Fénelon n'avaient pas été

précepteurs de roi, (c'était leur métier,) ils n'eussent pas fait, l'un l' Histoire Universelle, et l'autre Télémaque ; à leur place vous en eussiez fait autant, moi aussi. Racine et Boileau tenaient à la pension que leur faisait Louis XIV, et La Bruyère écrivait ses caractères par entêtement, et pour faire voir qu'on peut écrire bien sans être payé par un roi ou par le gouvernement. Suivez son exemple et ayez du génie.

A du génie qui veut, mais ne le veut que qui se trouve dans des circonstances qui le portent à le vouloir.

Vous fussiez-vous trouvé dans les mêmes circonstances que Chateaubriand et Laménais, vous eussiez écrit ce qu'ils ont écrit, vous eussiez fait *les martyrs*, vous eussiez écrit *les paroles d'un Croyant* ; et si Chateaubriand s'était trouvé dans les circonstances où s'est trouvé Laménais, il eut écrit *les affaires de Rome* et Laménais à la place de Chateaubriand eut écrit *René* et *Atala*.

Il est vrai que les circonstances font les hommes, mais avec une volonté ferme et décidée, les hommes aident et font même beaucoup de circonstances. Et les circonstances, mais la vie en est remplie de circonstances ! seulement vous ne voulez pas en profiter. Que de choses, que d'événemens, que de situations vous prêtent matière à génie, et que vous laissez échapper. Vous vous rendez pourtant compte à vous-même de ces choses, de ces évènements qui se passent autour de vous ; vous réfléchissez sur la nature des choses, sur leurs causes, sur leurs effets. Il vous vient des idées neuves, surprenantes, qui vous étonnent vous-même, des pensées, des expressions magnifiques pour ces pensées, et vous vous êtes dit plus d'une fois : " Si j'écrivais cela, si l'on lisait ce que je pense là, on trouverait cela tout aussi neuf, tout aussi profond, tout aussi bien dit que ce que ont dit et écrit tel et tel écrivain, même mieux. Pourtant ils sont applaudis, ces messieurs, ils ont du génie, et moi je pense comme eux, quelquefois mieux. Aurais-je du génie, par hasard ? " Et oui, vous avez du génie, tout le monde en a ; mais vous n'avez pas la force, la volonté de le mettre au jour, de le faire servir à quelque chose d'utile ou d'agréable.

Pourtant, il faut l'avouer, pour avoir du génie, il faut en prendre l'habitude, il faut s'accoutumer à en avoir, et accoutumer les autres à croire qu'on en a. La première fois que vous voudrez faire voir le vôtre, soit comme écrivain, artiste, philosophe ou politique, il pourrait bien se faire que l'on vous prit pour un fou de la première espèce. C'est que vous n'avez pas l'habitude d'avoir du génie, voyez-vous, et que toute chose demande un peu de pratique. Mais dites-moi sincèrement, après avoir fait ou écrit des sottises ou réputées telles, vous en croyez-vous moins capables pour cela ? Non certes, vous vous dites que c'est parce que l'on ne vous comprend pas, et vous avez raison ; cependant c'est encore plus parce que vous n'avez pas l'habitude d'être compris. Encore un peu de temps, et

Pon vous comprendra, on l'on croira vous comprendre, ce qui revient absolument au même pour votre renommée.

Quant à du génie, quant à de la profondeur dans les idées, vous en avez à foison, vous n'en manquez pas ; mais ne vous en glorifiez pas trop, car rien n'est plus commun que cela. Il n'y a que l'habitude qui manque à la plupart.

Travaillez, et vous avez du génie, vous avez ce qui vous paraît si extraordinaire, ce qui semble si rare à tout le monde ; vous vous trompez et tout le monde aussi. Dieu a fait tous les hommes semblables, et leur a laissé le libre-arbitre, c'est-à-dire, de faire ou de ne pas faire, de vouloir ou de ne pas vouloir, et par contre-coup d'avoir du génie ou de n'en pas avoir. Si vous n'en avez pas, c'est votre faute, et c'est très consolant, n'est-ce pas ?

Ne vous extasiez donc plus en entendant prononcer certains noms célèbres par le génie de ceux qui les portaient, (rien n'est plus rare que le nom, rien n'est plus commun que la chose,) mais dites-vous à vous-même : " Si je voulais, je serais aussi célèbre, aussi connu que tels ou tels que la foule a la bonhomie d'admirer, et cela parcequ'ils ont eu l'insigne courage de passer leur vie à avoir du génie, chose aussi commune que les grains de sable au rivage, que etc., etc., etc., (vous ferez les comparaisons vous-même).

Cependant ne blâmons pas ceux qui ont la patience d'avoir du génie ; quoiqu'ils ne le fassent pas pour nous, nous en profitons, nous jouissons de leurs labeurs ; mais, je vous en conjure, n'en n'ayons pas tous, car ça finirait par nous fatiguer mutuellement, au lieu de nous procurer de douces jouissances. L'abondance en cette matière ne vaut rien du tout.

Voici une marche que nous pourrions peut-être adopter, en cas de confusion, ce serait de faire une assemblée de tous les jeunes canadiens, tant ceux qui font partie de la société des amis et de l'Institut, que de tous les autres qui se sentent du penchant pour cette profession d'homme de génie. Là, nous pourrions tirer au dés, et les dix ou douze qui auraient le plus grand nombre de points auraient du génie pendant un an ou deux, selon la disposition ou la volonté des élus du sort. Ceci n'empêcherait nullement les autres aspirants de pratiquer en attendant, mais en leur particulier seulement, et sans rien publier, ce plan me paraît impartial et constitutionnel.

S'il en était quelques uns qui divisassent d'opinion avec moi sur ce que l'on doit entendre par génie, et qu'ils voulussent répondre à mes arguments, et à la manière courte et lucide, il me semble, dont j'explique mon système, je les préviens d'avance de ne pas s'en passer l'envie, car je me suis convaincu de ce que j'avance par une longue étude de l'esprit humain.

S'il s'en trouvait d'autres qui ne me comprennent du tout, je leur dirai pour être conséquent, que c'est peut-être parce que je n'ai pas encore l'habitude d'être compris.

En tous cas, je suis certain que ma manière de considérer le génie plaira au plus grand nombre de mes amis, amateurs d'égalité avant tout, et que si, l'assemblée dont je parle plus haut a lieu, tous s'y porteront avec empressement, chacun dans l'espérance d'être mieux traité par le sort, que par l'opinion publique.

ALPH : P.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Album moral des demoiselles.

A MELLE. A. M.

UN MOT SUR CET OUVRAGE.

On donne, dans le monde, le nom d'*Album* à un livret charmant, relié le plus souvent avec luxe et richement doré, sur lequel, aux désirs de la dame qui le possède, nos poètes, nos écrivains, nos moralistes du jour ont la galanterie d'inscrire des traits, des idées, des pensées détachées, de jolis riens enfin sur mille sujets différents : le tout est entremêlé d'esquisses, embelli de croquis dus au pinceau d'amateurs distingués ou d'artistes connus. C'est ce gracieux ensemble qui compose ce qu'on appelle un *Album*. Le petit ouvrage dont nous commençons aujourd'hui la publication pour l'utilité des demoiselles, et qui sera continué sur les numéros subséquents de la Revue Canadienne, bien que d'un genre beaucoup plus imposant et plus sévère, est du reste absolument conçu sur le plan de ces *Album* de la haute société. Il nous a paru ingénieux de réunir, sous le titre d'*Album Moral des Demoiselles*, tout ce qui a été écrit sur leur éducation, sur la morale et la religion ; pensées éparses dans les œuvres de nos plus célèbres moralistes. Cet *Album*, d'un nouveau genre, à la composition duquel tant d'orateurs sacrés et d'illustres écrivains ont contribué, (1) est précieux, non seulement sous ce rapport, mais aussi parce qu'il a, sur tous les *Album* connus, le rare avantage d'offrir un délassement agréable en même temps qu'une lecture fort utile. C'est, en effet, un cours de morale très sérieux, déguisé sous des formes aimables. Nous avons eu l'ambition de parler au cœur des demoiselles, et de leur inspirer l'amour de toutes les vertus sociales et de la religion. Nous n'avons presque du reste que le mérite de la compilation ; si cet *Album* remplit bien les bienfaisants résultats qu'il est destiné à produire, nous nous considérerons amplement récompensés.

L.

Montréal, 12 novembre 1845.

1.—La vraie beauté.

Sans la vertu je ne vois rien d'aimable ;
La décence à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour nous de beauté véritable,
Que sur le front où règne la pudeur.

DEMOUSTIER.

2.—L'art de plaire et de se faire aimer.

CONFESSION D'UNE DAME.

C'est bien mal entendre ses intérêts que de ne vouloir plaire qu'à de certaines personnes.

(1) Ainsi que quelques-uns de nos jeunes littérateurs canadiens.

Celui qui se fait aimer de tout le monde, entreprend peu de choses qui ne lui réussissent ; chacun s'empresse à l'obliger ; on rougirait de faire de la peine à qui ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, qu'à se faire aimer. Malheureusement la vanité et l'intérêt sont presque toujours l'unique mobile de ce qu'on fait pour se rendre aimable ; voici, à cet égard, la confession que fait une dame. " Avant que la raison, dit-elle, eût écarté le voile qui me cachait la véritable route à suivre pour me faire aimer, je pensais qu'un peu de figure, beaucoup de parure, des ajustements coquets suffisaient pour plaire ; mais l'expérience m'a appris que ces agréments tout seuls plaisaient à quelques uns, étaient indifférents aux autres et nuisibles à beaucoup. Une fierté mal entendue m'avait persuadée qu'on devait me prévenir dans toutes les circonstances ; l'hommage de quelques hommes m'avait confirmée dans cette ridicule présomption. L'indifférence des uns, le dédain des autres, m'a fait sentir tout ce que je perdais par ma faute. L'envie de plaire m'a rendue si prévenante, qu'on ne se douterait plus que je suis née fière. Un orgueil outré me rendait d'un commerce difficile ; je m'offensais de tout ; le plus léger hadinage me blessait ; je croyais toujours qu'on avait envie de m'outrager. Je me suis aperçue qu'on m'évitait, parce qu'on était obligé de s'interdire les choses les plus innocentes, si on ne voulait pas m'effaroucher. Le désir d'être recherchée a vaincu mon orgueil, et je suis devenue la personne la plus aisée à vivre. Un amour-propre invincible me rendait l'ennemie de quiconque me faisait connaître mes torts ; je ne pouvais supporter qu'on m'humiliât. Cependant, quoiqu'il ait encore beaucoup d'empire sur moi, l'extrême envie d'être estimable et estimée m'a habituée à entendre mes vérités. Je souffre quand on me le dit, mais je ne murmure point. Je prends en bonne part celles qu'on me dit par amitié, et j'en fais bon gré, loin de haïr comme autrefois. Un penchant à la médisance, une humeur caustique, une manie de faire de l'esprit aux dépens des autres, et de flatter mon amour-propre en mortifiant celui des autres, n'avait fait regarder comme un don heureux du ciel la facilité de faire des épigrammes ; envisagée par les sages comme le fléau d'une compagnie, je m'en croyais l'aigle. Néanmoins, accoutumée à porter un œil observateur sur moi-même, je ne tardai pas à découvrir que les gens estimables me méprisaient, que ceux qui étaient équivoques me craignaient, et que je ne plaisais qu'à quelques méchants ; dès lors je me déterminai à renoncer à la satire, et à donner tous les éloges que je pourrais sans blesser la vérité ; en sorte que le désir de plaire m'a fait encore triompher d'une inclination vicieuse, et l'a métamorphosée, pour ainsi dire, en vertu, puisque je dis du bien de mon prochain ou me tais. Une humeur altière, un caractère impétueux, un sang vif et bouillant me livraient quelquefois à des colères, dont les excès me dégradèrent même à mes propres yeux. J'abusais d'un se-

cret confié, je reprochais des vices cachés, je divulguais des malheurs ignorés, j'empoisonnais tout, je voulais être la seule qui eût raison. Delà, plus de liaisons avec moi, plus de confiance. Je rougissais souvent de mes emportements, lorsqu'ils étaient passés ; mais ce n'était point assez ; le désir de plaire m'a fait surmonter mon caractère, modérer ma vivacité ; maintenant je me possède assez dans tous les instants de ma vie, pour n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Ainsi donc je parle, sans dissenter, je ris sans effort, j'écoute, sans me fatiguer, je me tais, sans observer ; de manière qu'à l'exacte attention près que je suis obligée d'avoir sur moi-même, je plais à tout le monde ; on dit que je suis d'un commerce agréable, et moi, je m'estime heureuse de plaire à si peu de frais."

L.

Chronique Canadienne.

Montréal, 13 novembre 1845.

Si nous éprouvons parfois, dans notre petite sphère de modeste chroniqueur, de bien fâcheux contretemps, de bien désagréables déboires ; si nous sommes souvent dans la débîne à l'endroit des *faits divers*, dans la déconfiture (toujours sous le rapport des nouvelles, bien entendu) nous devons, pour être véridique, avouer candidement qu'il y a aussi de temps à autre de ces petits moments de plaisir, là... vous savez, qui donnent au visage dans la propriété duquel vous avez *celui* de vous complaire... une apparence béate et épanouie... il y a de ces tâches qui ne sont plus des tâches, parce qu'elles vous mettent à même de dire tout haut ce que vous éprouvez, sûr d'avance que vous rendez justice, que vous payez à quelqu'un un tribut mérité d'éloges et de congratulations ! Enfin... ! pour être court, ce qui n'est pas un défaut, pas plus au physique qu'au moral, nous venons de recevoir ce que nous attendions avec impatience depuis quelque temps une jolie brochure octavo qui a pour titre : *Tales of the olden times, a collection of European traditions*, par *** l'auteur a voulu rester inconnu ; mais nous qui, par métier, et aussi un petit peu par droit, avons le museau fourré partout, qui sommes par nature très curieux, nous avons eu l'heur de le découvrir. Jugez si nous avons dû tomber de haut quand, après maintes recherches toutes plus infructueuses les unes que les autres, nous avons trouvé le modeste et spirituel écrivain sous les traits d'une... charmante jeune fille ! non, vous le ne croirez pas ! vous allez nous traiter de fabuleux, de *miroïfique*, d'extravagant, de cataleptique ! mais !

Je l'ai vu, dis-je, vu, ce qui, etc.

Sérieusement, l'ouvrage que nous avons sous les yeux, mérite à tous égards le bon vouloir et les éloges de tous les amis de la bonne littérature. C'est une compilation de légendes, romans, traits historiques, de traditions de la vieille Europe. Tout cela est écrit de mémoire, mais dans un style coulant, naturel, avec un admirable talent de narration ; ce livre est dédié à Son Excellence lord Metcalfe, par l'auteur qui, dans quelques lignes d'un natrel entraînant, met son œuvre sous l'illustre patronage d'un homme dont l'administration, ainsi que le dit Mlle M... elle-même, "*will be long remembered here for the encouragement bestowed on education and literature, the true foundations of a nation's well-being and civilization.*" Rien n'égale la noble simplicité avec laquelle Mlle

M... avoue, dans la préface, qu'elle appartient à la *nombreuse classe* qui travaille, et que ces lignes ont été écrites dans les moments arrachés au sommeil, sommeil qui devait lui être si bienfaisant après une journée d'un travail tout à la fois mental et corporel. "The tales of the olden times" aura certainement du succès ; toutes les jeunes filles voudront le lire, et elles feront bien ; car tout en récréant leur esprit, elles montreront les nobles sentiments de leur cœur en encourageant une œuvre dont la vente apportera à l'auteur quelque adoucissement dans la condition pénible que le sort si aveugle lui a faite !

Si, depuis longtemps, nous sommes privés de théâtre, de concerts, de cirque, de ménagerie, etc.—en revanche, il nous reste encore un lieu où les esprits moroses peuvent aller se retremper, où les longues figures des misanthropes peuvent aller se raccourcir d'une façon honnête, décente et raisonnable : c'est aussi une petite salle de spectacle que ce lieu : on y joue la haute comédie ; on y représente tous les états, depuis la situation élevée du ramonneur jusqu'au séjour profond et bas des arrangeurs de conduits d'eau et de gaz... Mais, ce lieu enfin ? Ce lieu donc, puisque vous voulez le savoir absolument, ce n'est ni plus ni moins que l'hôtel-de-ville !! champ clos où la discorde a brandi ses feux—(heureusement que le réservoir d'eau est au-dessus de la salle, ce qui atténue notablement le danger.) L'hôtel-de-ville ! me direz-vous, l'hôtel-de-ville ! Mais ce n'est pas possible ! —Eh bien, oui, c'est possible, c'est plus que possible puisque ça est ! Allez-y voir plutôt.—Là dessus, vous vous fâchez, vous empoignez votre chapeau hydrofuge, comme dirait Robert Macaire, et vous vous rendez, *prestissimo*, à cette vilaine maison de briques jaunes dans la rue Notre-Dame, à votre droite en gagnant le carré Dalhousie. Autour d'une longue table carrée couverte d'un tapis de drap vert, sont solidement assis, dans des fauteuils en acajou, au siège de crin noir, les édiles de cette noble cité (oh !) Devant tous, sans distinction, il y a du papier blanc et du papier rouge à étancher l'encre ; au milieu sont les larges encrriers d'étain fin percés de trous dans lesquels sont plongées jusqu'aux barbes des plumes d'oie. Quand nous disons que, devant tous *sans distinction*, se trouve du papier à écrire, c'est sans malice, croyez-nous ! nous ne voulons pas dire qu'il y a quelque édile ou quelques édiles qui ne sait ou qui ne savent pas écrire. Loin de nous cette horrible insinuation ! Au fait, l'homme qui ne sait pas écrire ne peut-il pas, tout aussi bien, sinon mieux que son voisin plus instruit, faire la différence entre une pierre calcaire et un caillou de l'espèce commune ? — Mais oui, très-certainement. — Placez-vous aussi commodément que possible ; laissez timidement percer vos regards à travers les grilles de bois qui vous séparent de vos *supérieurs*, des sages de la nation, et puis écoutez, prêtez une oreille attentive, et même deux oreilles, si vous êtes assez favorisé de la fortune pour posséder la paire.

Un homme... pardon ! un conseiller se lève :

Messieurs, un journal m'a tourné en ridicule, s'est servi de mon nom pour en rire, pour me vilipender, pour me reprocher mon état, — Voyez-vous, messieurs, cette boîte ? Eh bien ! il y a là des rapporteurs qui écrivent tout ce que je dis, et qui, ensuite, vont vendre cela aux journaux. — Les journaux, ces *méprisables* véhicules, comme les a si énergiquement baptisés un de mes honorables collègues, les journaux se hâtent d'imprimer toutes ces sottises... je me trompe, les sotti-

ses que les rapporteurs écrivent, et répandent cela dans le public qui rit de nous et qui jure, quoiqu'un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus, et que notre prochaine élection est flambée...

En entendant la brillante improvisation dont nous venons de vous donner la substance vous vausez les épaules, et vous n'en pouvez croire votre oreille ou vos oreilles.

Ce n'est rien encore pourtant. Ecoutez de nouveau. Pour le coup ce n'est plus un simple édile, c'est un consul, ce sont deux consuls, autrement dit, deux échevins. Prenez garde, ne vous approchez pas trop, ils ont l'air furieux.

Le premier consul. Vos paroles ne sont pas les paroles d'un gentilhomme...!

Le second consul. Vous dites, M...?

Le premier consul. Je dis que vos paroles ne sont pas les paroles d'un gentilhomme...!

Cris de "à l'ordre! à l'ordre! à l'ordre. Et puis encore des menaces de rencontre au dehors de la part d'un échevin et tout le *pataclan*... toute la tempête... le tremblement. Ediles, mes amis, où êtes-vous? que faites-vous?

Voulez-vous que l'on dise que quelques uns des édiles de la cité de Montréal ne sont pas des édiles du tout, du tout?...!

Jusqu'à présent nous avons parlé d'améliorations. Eh bien! en voici une amélioration que nous demandons respectueusement à dame Corporation. Un changement de mœurs total, au grand total. De la dignité, de la modération dans les paroles, dans les gestes, du respect entre ses membres, de la soumission, ou du moins, une légère adhésion à l'opinion publique. Qui donc nous donnera l'exemple, le bon exemple de la concorde, de la confraternité, de la sagesse, si les membres de la corporation agissent d'une manière aussi légère, aussi inconséquente pour ne rien dire de plus?

Nous progressons, mais en arrière! On dirait que les gens en place se sont donné le mot d'ordre: haine, mépris à la presse!! Un juge, du sommet auguste de sa chaise rembourrée de crin, jette à la face de la presse des paroles de mépris!

Un échevin renchérit encore sur le juge! puis enfin, un conseiller se laisse aller à une sortie furibonde contre un... rapporteur! miserere nobis!!

Dryden, le grand poète, l'a déjà dit, il y a longtemps:

To what base uses may we not come at last?

Nous souhaitons que les scènes qui se sont passées dans la salle de l'Hôtel-de-Ville ne se renouvellent plus, et ce pour l'honneur même des échevins et conseillers, et pour l'honneur des citoyens de Montréal dont ils sont les mandataires, et dont ils représentent les intérêts; ceci soit dit sans fiel, sans amertume, mais honnêtement et consciencieusement!

Certain journal reproduit notre "chronique canadienne" dans ses colonnes. Nous en sommes tout fier; mais il faudrait dire au moins, dans le moins des moins, que cette chronique est extraite de la *Minerve*. Quant à notre petite signature P., on l'a omise aussi, nous n'en sommes pas fâché, loin de là, un P., ce n'est pas le diable, n'est-ce pas? mais, toujours est-il à nous, bien à nous!

P.

(*Minerve*.)

VARIÉTÉS.

TOUTE VIEILLE RENOMMÉE S'ÉVANOUIT.— La gaieté française, qui était proverbiale, a perdu sa renommée. L'Allemagne n'a plus celle de terre classique des écrivains solides; elle fourmille aujourd'hui d'auteurs superficiels. L'I-

talie, la patrie des Raphaël, des Corrège, est devenue pauvre en bons peintres. Et l'Angleterre, qui le croirait? est devenue pauvre en bons marins. C'est ce que le *Sun*, journal anglais, s'est chargé de prouver. "Lorsque la reine Victoire, dit-il, a passé la revue de la partie de la flotte de Spithead, réunie à cet effet, un désordre complet régna dans les mouvements; les vaisseaux tournoyaient entre eux comme une troupe d'oies effrayées. Les signaux n'étaient nullement suivis, ni les évolutions exécutées avec cette précision que l'on admirait autrefois dans la marine anglaise. Un seul vaisseau de ligne, le *Trafalgar*, faisait seul une exception honorable. Le peu d'ensemble et le désordre dans les manœuvres étaient tels que la reine elle-même, qui sans doute ne brille pas par ses connaissances en marine, en fut frappée et péniblement affectée. On a cherché à s'excuser sur la composition des équipages; plusieurs vaisseaux qui portaient 500 hommes ne comptaient pas 30 anciens marins! Le commodore Sir Charles Napier aurait-il eu raison de dire que la force navale d'Angleterre était bien déchuë et ne brillait plus que par le nombre de ses navires?"

REMÈDE CONTRE LA POURRITURE DES POMMES DE TERRES.—Le fermier d'un domaine du duc d'Armburg, près de Dusseldorf, a, dit-on, trouvé un moyen pour empêcher la pourriture des pommes de terre et même pour guérir celles qui seraient déjà atteintes. Ce moyen est fort simple; il consiste tout bonnement à herser profondément la terre où sont plantés les tubercules de manière à établir une évaporation qui diminue la fermentation produite par l'humidité. Ce moyen a complètement réussi.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE, 1845.

Histoire de la semaine.

Pour celui qui regarde d'un œil attentif, ce qui se passe autour de nous, depuis quelques années, et qui, en même temps jette, son regard sur le passé, il est certainement plus d'un spectacle encourageant, plus d'une réflexion consolante; qui ne se rappelle les reproches sans nombre adressés autrefois à la jeunesse, de nos villes surtout, sur son manque d'énergie, son apathie affligeante, son indifférence en matière d'amélioration morale et intellectuelle; on lui reprochait encore, avec droit, des dissipations et des folies de tous genres, de dépenser en de joyeux mais frivoles amusements, le tems si précieux de la jeunesse, le tems du travail et de l'industrie, pendant lequel il faut poser les fondations de sa carrière et de sa condition à venir; on lui reprochait d'être sourde à la voix du progrès qui nous crie à tous d'avancer, de marcher, que notre siècle est une époque d'activité et de progression, et que, placés comme nous sommes, il importe surtout à la génération actuelle, à la jeunesse Canadienne-Française d'aujourd'hui de ne pas rester en arrière et d'être à la hauteur de ce siècle, qui est gros d'avenir, et qui nous tient en réserve, peut-être, de bien grandes destinées.

La jeunesse a compris toute l'importance de sa position, toutes les obligations qu'elle lui impose, elle a compris que de son avancement in-

dustriel et intellectuel elle peut attendre sa force, sa puissance nationale; elle a compris que l'esprit est un champ, qui ne peut s'exploiter que par la culture, et que plus il est cultivé, plus il rapporte. Elle a compris que, pour la jeunesse Canadienne-Française, l'industrie et l'intelligence sont des questions vitales, des devoirs impérieux, des obligations avec lesquelles on ne peut transiger. Aussi ne peut-on aujourd'hui lui faire les mêmes reproches qu'autrefois, et pouvons-nous nous féliciter tous ensemble du changement opéré dans nos mœurs, dans nos habitudes, et surtout dans nos amusements et dans nos plaisirs.

Voulez-vous constater le progrès, voulez-vous savoir ce que font nos jeunes gens dans nos villes, comment ils passent leur tems, comment ils remplissent leurs loisirs, quels sont leurs amusements, leurs récréations? Suivez-nous dans les salles occupées par le "Cercle des Amis" "l'Institut Canadien" et le "Club Social." Là vous verrez réunis toute la jeunesse de la ville, membres des diverses professions, de tous les états, de toutes les conditions, se livrant à des études, à des recherches intéressantes et instructives, scientifiques et littéraires; chacun profite des connaissances de son voisin, et met dans le fonds commun les siennes propres; chaque jour la lecture d'un essai, une discussion littéraire, une improvisation heureuse vous annonce et vous révèle un nouveau talent, une organisation privilégiée, qui est toujours reçue avec de vifs applaudissements. Les succès obtenus par les uns réveillent chez tous une noble émulation, l'aiguillon de la gloire, d'un légitime orgueil se fait sentir. On veut faire quelque chose qui attire l'attention, qui gagne l'estime et l'admiration de ses jeunes amis, et nous sommes sûrs que plus d'une belle carrière dateront des premières réunions de nos jeunes associations littéraires.

C'est surtout aux approches de l'hiver que nous sentons le besoin de lieux de réunions, pour notre jeunesse. Comme vous savez, notre société n'est pas toujours sociable comme elle devrait être; nous n'avons pas, comme dans de grandes villes d'Europe, des salons ouverts, où l'on puisse s'amuser, se délasser pendant une heure ou deux dans les longues soirées, pas de cabinets de lecture; la variété d'amusements qui envahit notre ville durant la saison chaude, se sauve bien vite et nous abandonne à la glace, et à la neige; il nous fallait donc de toute nécessité, créer des centres de réunions; on ne peut en avoir de plus agréables, de plus aimables, de plus intéressants, de plus récréatifs que nos cercles littéraires. Vous avez déjà vu, dans les colonnes de notre Revue, plus d'un échantillon de nos travaux. La Société des Amis surtout, et l'Institut Canadien, ont puissamment contribué à son succès. Le Club Social vient lui aussi montrer au public qu'il n'est inférieur en aucune manière aux autres sociétés. Voyez par nos journaux combien le goût du travail se propage parmi notre jeunesse. Il n'en paraît pas un à Québec ou à Montréal qui n'ait quelque

correspondance particulière, politique ou littéraire, quelques articles originaux ou quelque *Chronique Canadienne*, où des jeunes écrivains donnent des preuves d'esprit, de talent et de connaissances variées et étendues; ce mouvement général nous présage de grandes choses pour l'avenir; avec le tems, ces jeunes têtes passeront à des études plus graves, à des recherches plus sérieuses, à des travaux plus importants, et remarquez que c'est dans toutes les classes, dans toutes les conditions de notre société que ces améliorations morales et intellectuelles se sont faites; l'Institut Canadien qui devient de jour en jour de plus en plus populaire et qui compte déjà plus de 300 membres se compose des jeunes Canadiens-Français de tous les états; et dans l'avenir on peut certainement compter sur des jeunes négociants, des jeunes artisans plus instruits, plus intelligents et par conséquent plus capables que leurs prédécesseurs; tous les arts, tous les métiers, toutes les branches d'industrie vont se recruter dans les rangs de cette jeunesse laborieuse, studieuse, intelligente, qui compose l'Institut-Canadien. Ils vont embellir tous les états tous les corps de métiers, ces jeunes gens qui se préparent à les exercer, par la science et le savoir. Le progrès commencé dans les centres de la population se répandra, se propagera aux extrémités, et ce sera à l'Institut Canadien, à la Société des Amis et au Club Social que l'on devra de si beaux résultats. Honneur donc! cent fois honneur! à ceux qui les premiers ont imprimé le mouvement à cette jeunesse aujourd'hui si active, si travaillante, si agitée par le besoin du progrès et qui marche unie, pressée, serrant ses rangs, à la conquête d'une meilleure position sociale sous le drapeau pacifique de la science et de l'amitié. Ils ont fait quelque chose pour la prospérité de leur pays.

Nous touchons aux premiers jours de l'hiver et le temps est doux, quoique humide et pluvieux. Les nouvelles sont rares et rien n'occupe en ce moment l'esprit public comme les mille et une rumeurs de guerre que chaque maille nous apporte des États-Unis. La tournure que vient de prendre la lutte électorale qui semble être amenée par les partis sur le terrain de la guerre, le triomphe du parti démocrate, qui la veut *quand même*, sur le parti whig qui veut à toute force *l'entente cordiale*, la position de M. Polk, qui est le candidat du parti de la guerre, tout semblerait présager que cette question de l'Orégon pourrait bien ne pas se décider sans beaucoup de difficultés. La grande démonstration populaire qui vient d'avoir lieu à New York, au Tammany-Hall, est certainement de nature à jeter l'inquiétude dans les esprits. Le peuple se réunit et passe une résolution à l'effet d'approuver la fermeté et l'énergie du Président qui vient d'envoyer des forces de terre et de mer vers l'Orégon; on enregistre en même tems solennellement les droits du peuple américain à tout le territoire depuis le Mexique au sud jusqu'aux possessions Russes au nord, sur l'Océan pacifique. Une pareille démonstration à une pareille époque est quelque

chose de très significatif des dispositions de la nation, puisqu'elle est l'expression des sentiments du parti triomphant. Aussi est-ce avec la plus grande anxiété, l'impatience la plus agitée que l'on attend le message du Président à l'ouverture du Congrès. Quinze jours, c'est bien long, pour les héros en perspective, ceux qui aiment le fracas des armes et la gloire des combats, faute de mieux. En attendant le document du premier décembre, on recevra dans le cours de cette semaine, les nouvelles apportées par la maille du 4 novembre, qui vont, elles aussi, jeter un nouveau jour sur cette si importante question de l'Orégon. On avait parlé, il y a quelque tems, par erreur, de l'ouverture de la saison des fêtes à Montréal; il n'en est rien, tout est dans un calme désespérant... et pourtant toutes nos dames voyageuses sont revenues au coin du feu. Le temps est, on ne peut plus favorable à l'aimable causerie et aux agréables soirées; on n'attend qu'un joyeux signal pour se mettre en campagne. Patience, amis; on parle dans plusieurs familles de réhabiliter, de remettre en grand honneur, cette année, la célébration de la Ste. Catherine. C'est une bonne idée qui doit sourire à toutes nos bonnes mamans canadiennes que celle là. Elles doivent se rappeler tout le plaisir qu'elles avaient autrefois, à pareille époque, combien on s'amusaient, sans oublier la *tire*.

Si c'est pour elles de si doux souvenirs, c'est tout naturel qu'elles veulent faire revivre le bon vieux tems, et ses usages si gais. Il n'en est aucun plus aimable que celui de fêter la Sainte-Catherine; et aussi c'est entendu: dans toutes nos familles Canadiennes d'un bout de la ville à l'autre, on fête la Sainte-Catherine, cette année. Petits et grands, pauvres et riches, tout le monde en sera. C'est que, voyez-vous, cette grande sainte est un peu parente de St-Jean-Baptiste, notre patron à tous. C'est assez dire qu'elle a droit d'être chômée à ce titre seul, n'est-ce pas?

Avant de finir, nous ne devons pas oublier de mentionner la publication d'une œuvre littéraire intéressante sous plus d'un rapport; nous voulons parler du joli ouvrage anglais intitulé: "TALES OF THE OLDEN TIMES, A COLLECTION OF EUROPEAN TRADITIONS" sortant des presses de MM. Lovell et Gibson. Nous avons lu cette première livraison avec beaucoup de plaisir. L'auteur, comme nous le dit le spirituel chroniqueur de la *Minerve*, est une intéressante jeune fille à qui la fortune, dans ses caprices inexplicables, a été tout-à-fait parcimonieuse; modeste et fière dans ses infortunes, sans parents, sur la terre étrangère, l'aimable jeune fille a voulu utiliser les moments que, chaque jour, elle dérobe au sommeil pour écrire les "Histoires de l'ancien tems," et réparer par ses travaux, autant qu'il est en son pouvoir, les injures de la fortune. Nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite; ses traditions européennes sont écrites avec un style attrayant de couleurs; une imagination brillante se révèle à chaque page de ce livre, et les personnages et les faits histori-

ques qu'elle peint, nous apparaissent dans toute la splendeur et avec toute la vérité de leur époque. A notre avis, chacune de ces légendes est à elle seule un petit chef-d'œuvre. Nos dames et nos jeunes demoiselles Canadiennes ne manqueront pas cette fois de prouver toute leur sympathie pour une si intéressante infortune et un talent si distingué.

"A tout seigneur tout honneur." Le chroniqueur de la *Minerve*, notre ami P. se plaint avec raison qu'on a omis son initiale en reproduisant sa chronique. Nous lui en demandons pardon.

Mariages.

A Toronto, le 6, par le très-révé. lord évêque de Toronto, John Strachan, écuyer, à Margaret-Ann, fille aînée de l'hon. juge Jones.

Obit.

A La Chenaye, le 11 du courant, après une maladie de près d'une année qu'elle a supportée avec un courage et une résignation vraiment admirables, Delle Archange Dezery, à l'âge de 62 ans.

A St. Michel d'Yamaska, le 9 du courant, Marie-Joseph-Gédéon, enfant de François Xavier Rivard, écrivain, notaire du lieu, âgé de 2 ans 7 mois et trois jours; il est allé rejoindre sa mère, morte dernièrement, victime d'un terrible accident causé par le feu.

A Chambly, le 6 du courant, après une courte maladie de 6 jours, supportée avec la résignation d'un vrai chrétien, Eugène Patenaude, fils de M. Antoine Patenaude, cultivateur de Chambly, âgé de 21 ans et 8 mois.

PETITES AFFICHES.

ON demande information sur un individu, ayant nom JOSEPH SEGUN, autrefois de la paroisse de St. Valentin, parti, il y a environ neuf ans, pour les États-Unis. On n'en a pas entendu parler depuis. MM. Les Curés, ou autres, qui pourraient donner quelque information sur cet homme, rendraient un grand service à sa famille.

S'adresser au Bureau de la *Revue Canadienne*, Montréal, 15 novembre, 1845.

DR. LE PROHON,

No. 83, Rue Craig.

Montréal, 15 novembre, 1845.

V. BRASSART,

Professeur de Clarinette,

ÉLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO,

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, a l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE et INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. Joux Rafter, 4ème porte en montant la rue.

Montréal, 8 Novembre.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, No. 15 rue St-Vincent, porte voisine de la *Minerve*; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.